

ENCRES VIVES, en partenariat avec la CAC

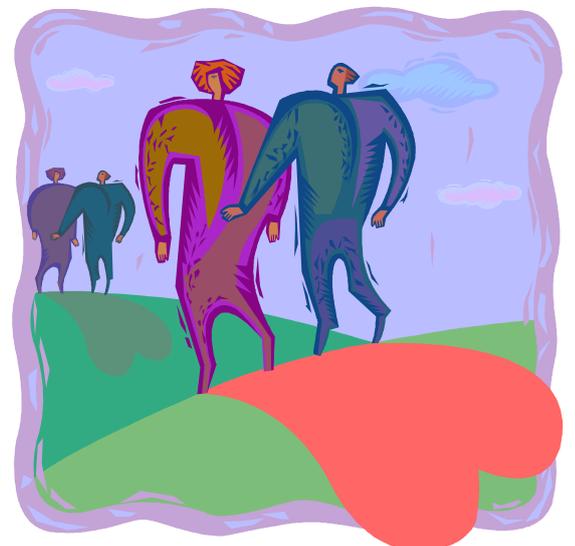
15^{ème} Concours de Nouvelles et de Poésies – Année 2013



Thème adultes : « En descendant le fleuve »

Textes Primés

Thème Jeunes : « Premier Amour »



Conception, saisie des textes, réalisation de la maquette : Christiane Métayer

Tirage : Atelier d'impression de la Ville de Cholet

CONCOURS DE NOUVELLES ET DE POESIES

ANNEE 2013

ENCRES VIVES

Et

La C.A.C.

(Communauté d'agglomération du choletais)

RECUEIL DES TEXTES PRIMES

Thème Adultes : « *En descendant le fleuve* »

Thème Jeunes : « *Premier Amour* »

SOMMAIRE

I – PRIX DE LA C.A.C. :

-Nouvelles adultes	pages	:	5 à 19
-Poésies adultes	pages	:	20 à 24

II – PRIX ENCRE VIVES :

-Nouvelles adultes	pages	:	25 à 36
-Poésies adultes	pages	:	37 à 40
-Prix musical poésies adultes	page	:	41
-Prix de l'humour poésies adultes	page	:	42
-Nouvelles jeunes	pages	:	43 à 51
-Poésies jeunes	pages	:	52 à 55

I – Prix de la C.A.C.

Catégorie : Nouvelles Adultes

« En descendant le fleuve »

1^{er} Prix *Monsieur Daniel DAMART – 42 Saint Etienne*
« Partie de pêche »

2^{ème} Prix *Madame Régine BERNOT – 31 Frouzins*
« En robe céladon »

3^{ème} Prix *Monsieur Bruno BENVENUTI – 59 Lille*
« Le cours de sa vie »

4^{ème} Prix *Madame Corinne VALTON – 03 Colombier*
« A cheval sur le fleuve »

Partie de Pêche

La barque semble immobile, et le courant du fleuve vous berce doucement en glissant le long des francs-bords. Vous êtes assis, vous et elle, chacun sur un des bancs de bois de la barque. Vous occupez le banc arrière, celui qui, quand on y est installé, permet de démarrer le petit moteur hors-bord et de tenir la barre. Elle est assise sur le banc avant et vous tourne le dos, le regard fixe. Elle regarde le fleuve, loin devant. Elle est votre femme. Les avirons, les cannes à pêche, la boîte à hameçons et la bourriche gisent au fond de la barque. Vous avez commencé à construire un premier bas de ligne que vous lui confierez. Vous vous appliquez à monter sur le fin fil de nylon, le bouchon rouge et blanc qui est le sien, les plombs judicieusement choisis et placés, et la cuiller qui permettra d'attraper les carnassiers qui vivent dans cette partie du fleuve. Elle pêche depuis l'enfance le brochet, ici dans la Loire, là où son grand-père le pêchait déjà. Elle ne bouge pas, ne vous regarde pas. Elle semble inanimée. Elle se retournera vers vous uniquement quand vous lui direz que son bas de ligne est prêt. Vous le lui dites. Elle se retourne, saisit le bas de ligne que vous lui tendez, ne dit rien, ne sourit pas. D'ailleurs elle ne sourit plus. Elle ne vous remercie pas non plus.

Vous n'en avez plus la certitude, mais il vous semble que vous avez commis un meurtre hier soir. Vous ne lui avez pas dit. Fallait-il le lui dire, lui dire que vous aviez tué votre maîtresse, comme elle vous l'avait demandé. Vous vous remémorez la bouteille que vous avez saisie, naturellement, comme si vos intentions étaient bonnes, et quand votre maîtresse vous a tourné le dos, vous n'avez pas hésité, vous étiez déterminé. Jamais vous n'auriez pensé qu'il était si facile de commettre un meurtre. Vous vous voyez vous approcher d'elle, comme si vous alliez l'embrasser, c'est du moins ce qu'elle pouvait imaginer, quand elle vous a senti vous approcher d'elle, dans son dos, tandis qu'elle se dirigeait d'un pas lent vers le salon. Mais s'attendait-elle à ce que vous l'embrassiez, comme vous le faites souvent, tendrement, dans le creux de son omoplate, ou avait-elle deviné que vous aviez l'intention de l'assommer quand elle s'est aperçue que vous teniez la bouteille par le goulot, d'une manière qui ne permet pas, de toute façon de remplir un verre du vin blanc que vous aviez l'habitude de boire ensemble au moment de l'apéritif. Vous vous dites qu'en fait, cela a été plutôt simple de soulever la bouteille et de la lui asséner avec force, sur le crâne. Vous n'aviez pas imaginé que cela serait aussi facile et efficace. Vous aviez imaginé qu'il faudrait frapper plusieurs fois, qu'elle aurait le temps de se défendre, de vous supplier de l'épargner, de vous lancer un regard d'incompréhension et de surprise avant de mourir. Mais non, un seul coup a suffi et son crâne vous a semblé émettre un sinistre craquement. Puis elle s'est affaissée sur le sol de la cuisine. Morte. Et vous êtes parti, en fermant consciencieusement la porte derrière vous.

Vous commencez à monter votre propre bas de ligne. Elle a jeté sa ligne à l'eau et vous la devinez qui regarde flotter le bouchon rouge et blanc à l'avant de la barque, et vous imaginez qu'elle espère déjà le voir s'agiter et plonger dans l'eau trouble du fleuve. Vous mettez à votre tour votre ligne à l'eau. Votre bouchon dérive sous l'effet d'une légère brise. Il se positionne à l'arrière de la barque, vous obligeant à le suivre, à faire pivoter votre corps d'abord, puis à passer vos jambes de l'autre côté du banc. Vous aussi vous regardez fixement votre bouchon, dans l'habituel espoir du moment rare où il s'enfonce dans les profondeurs du fleuve. Désormais, donc, vous lui tournez le dos. Vous imaginez qu'elle a deviné que vous vous êtes retourné lorsque la barque a légèrement

tangué sous le mouvement de pivotement de vos jambes, et donc qu'elle sait, elle aussi, que vous vous tournez le dos et, qu'elle se dit que l'un regarde l'amont de la rivière et l'autre l'aval sans que chacun ne voie l'autre, n'entende l'autre respirer alors que vous êtes assis à quelques centimètres l'un de l'autre sur cette minuscule embarcation, celle que son grand-père lui avait offerte lorsqu'elle avait vingt ans. Et vous pensez que vous allez certainement passer tout l'après-midi de ce dimanche d'automne, assis dos à dos, dans le silence, à regarder vos bouchons, le sien rouge et blanc, le vôtre simplement jaune. Alors la Loire, encore asséchée, emmène dans son lent courant de fleuve tranquille, votre barque et, passent devant vos yeux, quelques près, des berges inaccessibles, des petits bois d'aulnes.

Vous êtes parti, donc. Vous avez pris avec vous la bouteille que vous avez jetée dans le premier container à verre que vous avez trouvé. Vous vous dites que vous auriez dû la jeter dans un container plus lointain, qu'ainsi vous avez laissé trop de facilité aux gendarmes pour la retrouver et l'identifier. Mais vous ne savez pas si réellement les quelques gendarmes qui sont affectés à la petite ville où vous vivez vont prendre le temps de fouiller tous les containers à verre et chercher vos empreintes sur toutes les bouteilles que les habitants de la ville y ont jetées. Et puis il faudra d'abord que soit découvert le crime. Votre maîtresse vit seule dans sa maison, elle n'habite votre ville que depuis peu et voyage beaucoup. Les voisins ne seront donc pas étonnés de l'absence de mouvement aux alentours de sa maison, même si, comme souvent les voisins, ceux-ci ont été tout particulièrement empressés de faire la connaissance de votre maîtresse lorsqu'elle a emménagé, de savoir ce qu'elle faisait et comment elle vivait. Elle n'a pas non plus de famille. Les collègues de son bureau finiront bien par s'inquiéter et c'est pour cela que vous avez la certitude que l'on trouvera son cadavre, le crâne défoncé, allongé sur le carrelage de la cuisine. Et en fait, vous espérez que les gendarmes seront rapidement informés de sa disparition afin que lors de sa découverte, le cadavre ne soit pas trop abîmé, amoché, décomposé pour tout dire. Vous n'aimeriez pas que ce soit l'odeur pestilentielle de la décomposition du corps qui alerte les voisins ou que celui-ci soit découvert des mois après la mort, à l'état de squelette, comme on le lit parfois dans les journaux. Mais à aucun moment vous n'imaginez aller de vous-même avouer votre crime aux gendarmes.

Le fleuve continue d'emmener avec lui la barque qui oscille au gré des vaguelettes formées par une petite brise qui semble vouloir forcer. Elle a dépassé maintenant la petite île où vous avez l'habitude, lors de vos parties de pêche dominicales, de faire demi-tour en remettant en route le moteur hors-bord. Vous vous dites qu'il vous semble qu'elle ne s'en est pas aperçu ou que, parce qu'elle ne veut pas parler et qu'elle préfère conserver intact son mutisme, elle a choisi ne rien dire tout en pensant qu'il sera bien temps de remettre en route le moteur dès que la nuit commencera à tomber ou lorsque vous penserez que la pêche aura été suffisamment abondante. Peut-être un ou deux brochets, ou même un sandre. Vous sentez soudain un léger mouvement de sa part, son corps s'est légèrement contracté puis s'est immobilisé. C'est généralement le signe, la réaction adaptée lorsque le bouchon frémit. Elle sait réagir, elle sait se comporter de manière adéquate lorsque le carnassier apparaît, une longue tradition familiale, un savoir-faire ancestral. Vous entendez le déroulement rapide du moulinet, vous imaginez le fil de nylon partir à grande vitesse avec à son bout le vif auquel s'est laissé attraper le brochet. Puis vous ressentez une légère oscillation de la barque, qu'elle effectue un mouvement bref mais vif, elle a ferré. Et puis maintenant la barque tangué plus amplement car elle se lève et ramène à elle sa prise, un sandre de cinquante à soixante

centimètres qu'elle récupère avec l'épuisette. Elle lui ouvre prudemment la gueule, lui enlève l'hameçon. Indéniablement une belle pêche. Alors, malgré une courte hésitation, vous vous retournez au moment où elle se retourne également pour se saisir de la bourriche et y glisser le sandre. Vos regards se croisent, cela fait plus de trois heures que vous êtes dos-à-dos. Vos regards se croisent mais vous ne vous voyez pas. Il vous a néanmoins semblé qu'avec le sourire de satisfaction de cette belle prise, elle retient quelques larmes. Vous vous rasseyez sur votre banc de bois, en lui tournant de nouveau le dos. Vous remontez un bas de ligne que vous lui tendez par-dessus son épaule et dont elle se saisit sans un mot, sans un merci ni un commentaire et qu'elle s'empresse de remonter sur sa ligne. Puis c'est votre tour. Votre bouchon jaune s'agite, un carnassier s'est fait prendre que vous attirez à vous, récupérez avec l'épuisette, décrochez de son hameçon et placez dans la bourriche où il rejoint celui que votre femme a pêché. Vous êtes heureux de cette pêche. Ce sandre est également de belle taille. Mais elle ne s'est pas retournée, elle est restée indifférente à cette belle prise. Et cela vous met en colère, colère que vous contenez en vous, difficilement, et cela vous fait souffrir. Vous au moins, vous vous étiez retourné lorsqu'elle a pris son sandre, il est vrai légèrement plus beau que le vôtre. C'est pour cela que soudain vous repensez à elle, votre maîtresse, elle que vous avez tuée. C'est en remontant un nouveau bas de ligne pour vous-même, que vous réalisez que de nombreuses heures se sont passées et que le courant a entraîné la barque très en aval de l'endroit où vous avez l'habitude de pêcher et, bien que vous et elle connaissez bien le fleuve, grâce à des années de pêches dominicales, vous ne reconnaissez plus les paysages. Il semble s'être élargi, les berges ont changé. Et la brise s'est levée et se conjugue au courant du fleuve qui entraîne votre barque encore un peu plus rapidement vers une région que vous ignorez. Il semble que des bancs de sable se distinguent dans la pénombre qui peu à peu s'installe. Vous pensez qu'elle est également perdue et qu'elle ne reconnaît pas cette portion du fleuve et que la nuit qui tombe tôt en cette période avancée de l'automne devrait l'inquiéter et qu'elle devrait vous demander de remonter les lignes, d'arrêter la pêche et mettre le moteur en route pour rentrer à la maison. Mais non, rien, elle ne dit rien. Il vous semble qu'elle a décidé de ne rien dire, de tenir bon, de rester mutique, et c'est alors qu'elle vous demande :

-Tu l'as fait ?

-Quoi ?

-Tu l'as tuée, elle ?

-Oui, je l'ai fait.

Puis elle se tait et chacun surveille son bouchon, faisant semblant de penser que de nouveau un sandre va mordre. Et chacun attend que l'autre parle pour dire qu'il serait bon de rentrer.

Vous imaginez son cadavre se décomposer et vous vous dites que les gendarmes vont bientôt venir vous chercher car ils auront trouvé que vous étiez son amant. Il ne sera pas nécessaire que ses collègues s'inquiètent ou que le cadavre exhale une insupportable puanteur, car les voisins vous auront certainement vu quitter la maison de votre maîtresse, avec en main votre bouteille, remarquant votre allure nécessairement empressée. Ils sont tellement curieux et on a sûrement l'air coupable et les yeux hagards quand on vient de tuer sa maîtresse, même si l'on avait tout anticipé et tout prévu. Et vous vous demandez alors pourquoi vous avez cédé à la pression de votre femme et assassiné votre maîtresse uniquement parce qu'elle vous l'a demandé et pourquoi vous

avez été trop faible pour refuser cette demande. Mais c'est pourtant parce que vous ne pouviez plus faire autrement que vous avez accepté ses avances. Elle venait vous voir régulièrement à votre bureau, cette belle et jeune commerciale et vous sembliez l'intéresser, ne pas la laisser indifférente. Fut-ce le hasard ou la preuve de votre faiblesse, jamais vous n'auriez imaginé que vous auriez une maîtresse. Cela faisait plus de vingt-cinq ans que vous étiez marié et pendant vingt-cinq ans vous avez vu votre femme s'éloigner de vous petit à petit, subrepticement. Ce fut de petites choses d'abord. Vous vous souvenez maintenant, alors que la barque est soudain emportée à vive allure par le fleuve, vous vous souvenez, il y a quinze ans environ, elle n'a plus voulu que vous l'embrassiez sur la bouche et vous vous êtes dit que c'était normal, que vous n'étiez plus des adolescents que vous aviez été collés l'un à l'autre, s'embrassant à pleine bouche dans la cour du lycée. Puis elle a arrêté de s'intéresser à vos chemises, à vos pantalons et à vos chaussures et vous avez dû aller faire seul vos achats dans votre petite ville où les quelques rares commerçants s'étonnaient que Madame ne vous accompagne pas. Et elle se refusa de plus en plus souvent à vous et préféra finalement aller dormir seule, dans une autre chambre, au motif qu'elle dormait mieux ainsi. Alors, vous aviez accepté d'aller dîner avec la jeune et jolie commerciale. Et après le dîner, comme vous le saviez, comme si cela était inéluctable, vous l'avez accompagnée dans sa petite maison, dans un quartier périphérique de votre petite ville. Et vous avez passé une bonne partie de la nuit dans ses bras et l'avez quitté vers deux heures du matin pour rejoindre votre maison où votre femme était tranquillement endormie, respirant doucement, lorsque vous avez passé la tête par la porte de sa chambre, imaginant qu'elle s'était inquiétée de votre retour tardif. Mais non, en fait elle dormait. Et c'est là que vous avez compris que vous n'aviez plus en commun que les seules parties de pêche dominicales, sur le fleuve qui traverse le village.

La barque est maintenant entraînée à vive allure, le vent s'est levé, fort, et vous ne mettez toujours pas le moteur en route même si elle et vous savez qu'il est tard et que vous ne pêcherez plus rien aujourd'hui. Deux sandres, c'est déjà bien. Et soudain, vous la sentez se retourner, elle passe ses jambes de l'autre côté de son banc, vers vous, et se met à vous parler. Alors vous lui répondez.

-Tu as fait comment ?

-Comment tu as deviné que je te trompais ?

-Les voisins, je les connais. Ils m'ont prévenue qu'ils te voyaient souvent entrer chez cette femme et en ressortir tard la nuit.

-Pourquoi tu as voulu que je la tue ?

-Parce que cela n'était pas supportable.

Alors vous décidez de démarrer le hors-bord, vous remontez votre ligne et elle en fait autant. Vous lancez le moteur qui hurle de son bruit aigu et pénible de moteur deux temps à essence. La barque remonte le fleuve à vive allure. Et vous vous dites que jamais vous n'auriez dû la tuer. Que de toute façon, vous serez découvert, les voisins savent et votre femme sait et que jamais vous ne pourrez expliquer que vous avez agi à la demande de votre femme. Qui vous croirait ? Qui vous penserait aussi faible ? Et de toute façon au tribunal, pendant l'enquête elle nierait, elle dirait qu'il suffisait de divorcer et que jamais elle ne vous aurait demandé de commettre une telle horreur. Et vous repensez à votre maîtresse qui vous avait demandé de divorcer et à laquelle vous

n'avez jamais répondu que, non vous ne souhaitiez pas divorcer, car en fait, vous ne l'aimiez pas tant que cela, qu'en fait elle était trop jeune et trop jolie pour vous et que vous ne veniez la voir que pour fuir votre femme mais non pas pour la voir elle. Vous veniez simplement la voir par dépit, par besoin, et vous osez penser par hygiène. Et la barque continue de remonter le fleuve à contre-courant, dans la nuit qui est maintenant complètement tombée. Votre femme s'est retournée, elle est assise sur son banc, regardant devant elle, face à la rivière et vous tourne le dos. Alors vous vous dites que peut-être les voisins n'auront rien vu, qu'il était tard, qu'ils devaient bien dormir. Vous vous dites qu'il vous reste une petite chance de vous en sortir. Et que la seule qui sait, c'est elle, devant vous, dont vous ne voyez que le dos. Alors vous calez la barre entre vos jambes, saisissez un aviron dans le fond de la barque, le levez au-dessus de votre tête, et commencez à le faire retomber avec force en direction de son crâne.

C'est à ce moment-là qu'elle se retourne, vous voit tenter de la tuer et que la barque s'arrête brutalement, stoppée par un banc de sable que vous n'aviez pas deviné. Le choc vous déséquilibre, vous tombez, vous vous assommez sur la carcasse du moteur hors-bord et basculez dans l'eau, inanimé.

Alors, elle se saisit de l'aviron, appuie fortement sur votre corps jusqu'à ce qu'elle soit certaine que vos poumons sont remplis d'eau. Votre corps s'enfonce dans l'eau du fleuve. Elle dégage la barque du banc de sable et reprend la direction du port, louvoyant parfaitement entre les bancs de sable qu'elle connaît depuis toujours.

*Monsieur Daniel DAMART
42 – Saint Etienne*

1^{er} prix décerné par la C.A.C.

En robe céladon

Je referme mon livre, lentement, et le pose sur mes genoux en savourant le doux balancement de la jonque qui fend les eaux du Mékong. Le fracas de la ville s'est estompé depuis que nous avons rejoint le mitan du fleuve. Je lisse du plat de la main l'étoffe de ma robe achetée sur un marché. La texture de la soie et sa couleur céladon m'apaisent. Petit à petit, j'abandonne mes vêtements parisiens pour ceux, plus légers, vendus ici. Une sorte de mue que j'accomplis avec fébrilité, avide de me fondre dans la foule vêtue de couleurs disparates, loin des diktats de la mode. Sur le pont, je regarde distraitement les touristes en tenues bariolées. Ils brandissent leur appareil photo à chaque apparition d'un sampan adroitement guidé par son occupant. J'évite avec soin leur enthousiasme bruyant, mon voyage n'est pas d'agrément, plutôt une débandade furieuse. Je ne viens pas chercher l'exotisme bon marché mais l'oubli en cataplasme sur ma vie entaillée.

C'était un jour de grisaille à Paris, jour de noyade pour moi, quand mon regard buta sur cette photo dans la vitrine d'une agence de voyage, un sampan glissant sur les eaux du Mékong. Je me suis cramponnée à ce frêle esquif comme si ma vie en dépendait. Une envie irrépressible de me tremper dans les eaux limoneuses du fleuve me propulsa à l'intérieur de l'agence où j'achetais la dernière place à destination du Viêt-Nam.

Assise à l'écart, je laisse mon regard errer sur le fleuve, cherchant en vain l'apaisement dans l'écoulement incessant de ses eaux. Anh Dao s'est approchée de moi, sans bruit. J'admire sa démarche silencieuse et sa fine silhouette de roseau. Anh Dao est notre guide. Elle parle un français parfait qu'elle a appris à Paris. Ensemble, nous avons évoqué la capitale dont elle garde un souvenir ému. Elle a compris, à travers mes silences, la douleur de mon âme. Quand, de sa voix mélodieuse, elle a déchiffré le titre de mon livre, « *L'amant de la Chine du Nord* », de Marguerite Duras, je n'ai pu retenir mes larmes. L'amant ! Ce mot honni évoque la perte de l'homme aimé. Désormais, mon amant de Paris prend dans ses bras une jeune fille de bonne famille, choix approuvé par ses parents. Cette image, j'ai voulu l'effacer en m'enfuyant au bout du monde. Mes sanglots résonnent dans mon cœur vide, mon amant a tout emporté. Mon corps vacant comme une maison abandonnée, se plie aux rituels quotidiens avec des gestes d'automates.

Anh Dao n'a rien dit de mes larmes, elle s'est contentée de me tendre un mouchoir blanc que j'ai pressé sur mes yeux. Il sent la jacinthe d'eau et ce parfum me calme.

Après le déjeuner sur la jonque, nous arrivons au marché flottant de Tra On. J'observe le ballet incessant des sampans débordants de marchandises et ma tristesse se dilue peu à peu dans les eaux sombres du fleuve. Les amoncellements de pamplemousses, mangues, fruits du dragon, pastèques et ramboutants, captent mon regard de leurs couleurs acidulées. De toute part résonnent les interjections joyeuses des marchands qui mènent avec adresse leur légère embarcation jusqu'aux sampans. Ces bateaux plus grands sont ceux des grossistes qui approvisionnent les petits vendeurs. Chacun arbore quelque échantillon de sa marchandise au bout d'un long mât, et ces brochettes géantes attirent vers elles des essaims de petits esquifs. Coiffés de leur chapeau conique, hommes et femmes s'affairent selon une chorégraphie qui m'échappe. Séduite par le spectacle, je n'ai pas prêté attention à la présence d'Anh Dao. Elle pose avec douceur sa main sur mon bras tout en me regardant. Je lui souris, les paroles sont

inutiles. Sa présence me suffit. Elle, après ses obligations de guide, vient chercher la quiétude à mes côtés.

Au fur et à mesure que nous descendons le Mékong, je sens ma peine s'estomper comme si le fleuve des neuf dragons, ainsi qu'on le nomme ici, entraînait le plomb fondu de mes chagrins dans ses profondeurs. Combien de cours d'eau me faudra-t-il sillonner pour retrouver ma légèreté d'autrefois ?

Nous avons quitté notre bateau pour visiter un village lacustre dont les maisons de bambou sur pilotis s'étirent sur l'eau et sur terre. Les enfants nous entourent, curieux. Un petit garçon m'adresse une irrésistible grimace et, pour la première fois depuis des jours, j'éclate de rire. C'est comme un appel d'air, brutal et rassérénant à la fois, un coup de vent qui bouscule mes draperies de tristesse.

Le groupe bruyant des touristes rejoint l'hôtel flottant pour se presser autour des tables dressées par le personnel qui s'affaire sous la lumière des lampions. Je me tiens à l'écart, dissimulée dans la pénombre. Une jeune femme solitaire attise toujours la curiosité. Certains hommes ont tenté de m'approcher, jouant le jeu de la séduction. Ils se sont brûlés au fer rouge de mon dédain. Maintenant, ils me tournent ostensiblement le dos et j'en suis soulagée. Seule Anh Dao trouve grâce à mes yeux, j'aime sa voix douce et son accent chantant. Aux touristes, elle débite les commentaires habituels. A moi, elle conte les histoires de son enfance. Accoudées au bastingage, nous nous chuchotons des confidences. Les mots s'enchaînent et, tel le jeu de Mah Jong, rassemblent les tuiles de nos souvenirs. Anh Dao a lu et relu « *L'Amant* » de Marguerite Duras, d'abord dans sa traduction, puis, dès qu'elle a maîtrisé la langue, dans sa version originale. Elle ne connaît pas « *L'amant de la Chine du Nord* », écrit par Duras après avoir vu le film tiré de son roman. Je suis surprise de découvrir la similitude de nos goûts littéraires. Alors que je m'étonne de son attirance pour mon pays, elle m'avoue que son frère, lui-aussi, ne rêve que de partir étudier en France. J'ai un peu honte d'avouer mes lacunes sur le Viêt-Nam, aveu qui amène un sourire sur son visage lisse.

La nuit est à présent épaisse, trouée le long des berges par des lumières vacillantes. Ma guide me parle des boules de feu qui remontent à la surface de l'eau, les dragons du fleuve, dit la légende. Je n'ai pas envie de dormir. Demain, le bateau accostera et je retrouverai l'agitation de la ville. Quand je lui dis qu'il me reste quelques jours pour continuer mon périple, Anh Dao propose de m'accompagner, elle est disponible avant le prochain départ. Puisque nous aimons toutes deux Marguerite Duras, nous irons visiter Sadec, bourgade du delta où a vécu la romancière. Elle me montrera la maison de l'amant. Il s'appelait Huynh Thuy Le, c'était un chinois d'une famille établie là depuis deux siècles. Sa maison est décorée de mosaïques bleues, de ce bleu de Chine qu'évoque Duras. Ma nouvelle amie connaît tous les endroits mythiques qui ont vu passer la jeune Marguerite qui deviendra écrivain.

Rendez-vous est pris pour le lendemain. Après un passage à l'agence de voyage qui l'emploie, Anh Dao me retrouvera devant la pagode.

A mon réveil, je constate que le bateau est à quai. Le tumulte à bord est considérable, chacun traînant ses bagages sur le plancher sonore de la jonque. Anh Dao est déjà partie. Bonne dernière, je descends la passerelle qui mène au quai grouillant de monde, quand un enfant s'approche de moi. Il me tend un papier plié sur lequel est écrit mon prénom. Avant que j'aie pu le remercier, il s'est envolé. Le message est d'Anh Dao. Elle doit remplacer une collègue. Elle est désolée mais, par chance, a trouvé une personne férue de Marguerite Duras pour me guider sur les traces de la romancière. Le

rendez-vous est le même. Afin d'être reconnue, elle me demande juste de m'y rendre vêtue de ma robe de soie verte, le roman de Marguerite Duras à la main.

Parée de ma robe céladon, j'attends devant l'entrée de la pagode en feuilletant mon livre pour me donner une contenance. Personne ne se soucie de ma présence. Je poursuis ma lecture, l'agitation de la rue s'éloigne de moi et le temps se suspend comme dans le roman.

-Excusez-moi... C'est tellement inattendu de vous trouver ici... Vous ne vous rendez pas compte...

L'homme qui vient de s'adresser à moi dans un français hésitant est jeune et élancé. Il me regarde intensément, inquiet de ma réaction à la réplique empruntée à l'amant chinois quand il rencontre Marguerite Donnadiou. Je ne peux que lui sourire en retour tout en brandissant mon livre. Il se présente : Chuong, frère d'Anh Dao. Je l'avais deviné. Dans son regard, la même caresse que dans les yeux de sa sœur. Je me sens soudain fléchir. Il prend mon bras.

Je n'ai qu'une hâte, celle de remonter l'histoire de la jeune Donnadiou en sa compagnie.

Tout en marchant côte à côte, nous nous racontons. Son français est parfois imprécis, j'aime cela ainsi que son léger accent. Il aime la couleur de ma robe. Je lui apprends le mot céladon.

Je lui demande s'il est partant pour un voyage sur les pas de la romancière. Chuong acquiesce avec un sourire qui illumine son visage.

A présent, c'est moi qui me saisis de son bras.

Il ne sait pas encore que ce périple va l'entraîner jusqu'à la tombe de Marguerite Duras, au cimetière Montparnasse.

Madame Régine BERNOT

31 – Frouzins

2^{ème} prix décerné par la C.A.C.

Le cours de sa vie

Encore une vingtaine de mètres. Elle sait qu'elle doit attendre. Là, il est trop entouré. Elle guette le moment propice pour l'approcher, elle le veut seul, alors elle attend. L'endroit est calme, naturellement encombré, propice aux rencontres. Il y a un certain temps qu'elle l'a repéré ; seulement il était loin, distant, hors de portée. Est arrivé ce méandre paisible et large, où tout s'amoncelle. S'il s'est arrêté ici trop longtemps, elle sait que l'accumulation de dépôts l'immobilisera à jamais. Elle en a connu d'autres, ainsi, qui ne sont jamais repartis, bloqués à jamais par les alluvions, définitivement rendus sédentaires. La fatigue est en elle, qui s'est installée depuis longtemps. Elle a trop porté sa vie, seule. Elle veut maintenant se reposer sur quelqu'un, quelqu'un de différent de ceux qu'elle a rencontrés auparavant, plus haut, en amont. Il faut que quelque chose bouge, il faut qu'elle ait une nouvelle chance.

Elle n'a pas à patienter longtemps. Son vœu se réalise, une accélération du cours fait tout bouger ; elle voit les bois, accumulés autour de lui, plus petits, plus légers, s'éloigner, le libérer. Il recommence à bouger. Ça y est, il repart. A moins qu'il ne l'ait aperçue et, repoussant ces parasites qui usaient de sa protection, ait voulu s'isoler, comme pour mieux lui faire comprendre qu'elle pouvait tenter une approche. Poussant sur les bras, elle se donne une impulsion, quitte le rebord et nage pour le rejoindre. Mais il semble ne pas l'attendre. S'appuyant sur le courant, il avance lentement, et s'éloigne assurément. Joue-t-il avec elle ou l'a-t-il seulement remarquée ? Lui demande-t-il de faire l'effort nécessaire à leur rencontre ? Elle accélère ses mouvements, il ne doit pas lui échapper.

Depuis qu'elle le suit – elle ne mesure plus très bien le temps – qu'elle a jeté son dévolu sur cet arbre-ci en particulier – convaincue que c'est avec lui qu'elle continuerait sa route – elle a pris le soin de l'observer. Il est grand, très grand même, bien qu'elle ait remarqué qu'il ne soit plus tout à fait entier. Il a perdu quasiment toutes ses racines ; il n'en a d'ailleurs plus vraiment besoin ici, cela le ralentirait sûrement. Sa cime a dû rester en arrière également, sur la berge qu'il a quittée, il y a longtemps. Elle aime ce côté ramassé qui lui donne une attitude négligée et usée, le charme de l'âge avancé, en quelque sorte. Un instant, un court instant, elle trouve amusant ce mot « charme » pour un chêne, car, depuis le début, elle a bien compris à qui elle avait affaire. Mais, peu lui importe en fait qu'il soit pédonculé ou rouvre, elle n'a que faire de ses origines, de son passé. Elle ne peut plus se permettre d'être exigeante, au regard de son propre vécu.

Elle est toute proche, maintenant. Le doute l'envahit. Plus qu'un mètre, elle en tremble. Un dernier coup de rein, une dernière brassée. Elle s'accroche à la première branche qu'il lui présente. Un moignon de branche à bien y regarder, à peine plus grand que ceux qui parsèment son tronc. Au plus près du bois, elle découvre à quel point il est abîmé. Il a dû être beau, peut-être le plus beau de sa forêt. Il a perdu une grande partie de son écorce ; sa ramure doit être pour lui, un lointain souvenir. A-t-il été foudroyé ? Quelqu'un l'a-t-il poussé ensuite dans ce fleuve ? Elle se dit que tous ces questionnements ne nécessitent pas de réponses, du moins pas dans l'instant. D'abord, elle a besoin de récupérer, de se poser. L'arbre s'est laissé approcher et semble comprendre son épuisement, elle peut se hisser complètement sur son long. Elle n'ose pas avancer plus loin, pas encore, préfère rester là, là où elle l'a abordé. Elle allonge les bras devant elle, replie ses jambes l'une sur l'autre, les tourne sur le côté. Sa joue se

pose sur le liber, lisse. Elle enroule les bras pour mieux étreindre le bois et ferme les yeux. Elle ressent sa chaleur, elle est bien ici, tout contre lui, fort et protecteur. L'eau avance, tranquille, le lit est un peu plus large par ici. Ils vont avoir du temps pour faire connaissance, pour apprendre l'autre. A ce moment, et pour la première fois depuis bien longtemps, elle se sent heureuse. Elle s'endort.

Combien de temps ? Qu'importe. Au réveil, elle se sent reposée. En rouvrant les yeux, elle prend conscience de son nouveau bonheur. Elle a peut-être peu dormi, mais elle n'a pas rêvé, elle est bien sur cet arbre tant convoité. C'est sous cette forme végétale, que son rêve tend à se dessiner et l'eau, qui les entoure, est cette muraille nécessaire, sur laquelle viendront buter les possibles dangers.

Le moment est maintenant venu de partir à la découverte de ce compagnon. Elle avance accroupie, s'aide de ses mains pour se maintenir en équilibre sur le bois flottant. Il est doux, même si de grands morceaux d'écorce rugueuse sont encore, par endroits seulement, présents. Un mélange d'assurance et de générosité émane de ce tronc. Jadis, ses longues branches feuillues ont sûrement abrité un chevreuil esseulé ou accueilli une chouette chevêche, sous les pluies automnales ou les soleils brûlants d'été, ses fruits ont dû nourrir des générations de sangliers, et ses feuilles annuellement donner un humus riche, favorisant au sol, la naissance de champignons, au goût certainement exquis. Sa peau est aujourd'hui crevassée, arrachée par les rochers qu'il a dû heurter dans ce long cours d'eau sauvage, usée aussi qu'elle a été par les flots, mais douce au toucher, polie, comme poncée au grain fin. Elle y lit de la fatigue, aussi. Lui également, est-il peut-être lassé de la vie ?

Sur les bandes d'écorce encore restantes, de profondes gerçures sillonnent leur long. Le signe qui distingue le cèdre pédonculé de ses congénères. Elle pourrait s'attarder à cet endroit, mais elle remarque un petit bout de tissu beige accroché à l'une des branches, juste un peu plus loin, devant. Elle ne l'avait pas vu auparavant, peut-être était-il caché par le peu de feuillage subsistant. Elle avance vers l'avant de l'arbre. Ce morceau d'étoffe qu'elle saisit, semble provenir d'un corsage. Il a dû rencontrer une autre femme, avant elle, et en garder un souvenir. Jetant au loin, bien en arrière, le textile déchiré, un court instant de jalousie lui traverse l'esprit. Tous deux aussitôt engloutis par les tourbillons du sillage laissé par l'arbre. Elle-même, ne s'est-elle pas accrochée à d'autres troncs, avant ? N'a-t-elle partagé sa vie avec d'autres bois ? Et puis, comment un si bel arbre, si résistant, pourrait-il rester seul ? N'a-t-il pas tout ce qu'il faut pour accueillir une naufragée et la protéger ? N'est-il, comme elle, dans l'attente de cette dernière rencontre, de celle que l'on sait être l'ultime, mais nécessaire pour terminer sa route ? Il peut voir qu'elle ne sera pas encombrante, elle n'a rien, elle n'a plus rien. Elle a dû abandonner tous ses effets personnels pour mieux avancer sur les eaux, s'alléger pour mieux nager, avancer. Elle a dû faire ces sacrifices. Elle n'a jamais envisagé d'abandonner, de se laisser submerger par les flots, de couler. Elle se ressaisit, avance. Une grosse cicatrice apparaît encore plus haut sur le tronc. Il a eu ses souffrances. Elle saisit la branche à moitié cassée qu'elle a repérée depuis longtemps, la plus grande, seule rescapée d'un parcours assurément chaotique. Elle s'arrête, s'assied à califourchon.

Il faut qu'après tous ces temps d'errance, de choix hasardeux, souvent lourds de conséquences, elle réapprenne à vivre l'instant, quand il est heureux et mérité. En cet instant, elle se sent bien. Elle le sait fragile aussi et trompeur, elle doit l'apprécier tout en s'en méfiant. Ces états de bien-être peuvent cacher fortes tempêtes, aussi soudaines qu'imprévisibles. Elle regarde autour d'elle, autour d'eux, rectifie-t-elle. Le fleuve est plus rapide et profond ici, même si elle peut encore percevoir le fond du lit.

De longues algues d'un vert sombre ondulent au gré du courant, contournant sans jamais s'y accrocher les rochers accumulés. Un peu plus loin, elle aperçoit une armée d'alevins luttant à contre-courant, pour rejoindre le calme du bord. Soudain, une turbulence, le tronc se retourne brutalement en partie sur lui-même. Elle n'a rien vu arriver, elle a été surprise par le manque de stabilité de son arbre. Les jambes toujours serrées autour du fût, son corps a suivi le mouvement du bois, elle se retrouve immergée. L'eau emplit sa gorge, elle agite les bras, mais tient bon. Elle n'est peut-être pas à son goût, il veut peut-être la lâcher, s'en débarrasser, mais il n'y arrivera pas comme cela. Il va falloir qu'il comprenne qu'elle veut le garder, qu'il est sa chance, sa dernière peut-être. Il semble alors revenir à de meilleures dispositions à son égard, se repositionnant droit, bien dans l'axe du cours, suivant le rythme des eaux qui se fait nettement moins rapidement maintenant. Elle reprend son souffle, remet ses cheveux en arrière et le fixe, comme dans l'attente d'une réponse. Ceci n'était peut-être qu'un test. L'eau est de nouveau calme.

Il est plutôt du genre taiseux. Elle aime ce genre de caractère, elle sait que le bourru ne fait pas forcément le méchant. Il est juste devenu un vrai vieux garçon, avec ses bouts de branches cassées – dont elle s'occupera plus tard – et ses lichens envahissants, loin là-bas. Elle se convainc qu'elle a fait le bon choix, avec cet arbre dans la force de l'âge. Par son feuillage marcescent, un sujet plus jeune lui aurait donné davantage de travail. Il y a longtemps qu'elle a jeté le bout de tissu, pour le reste, une véritable tâche de mise au propre s'impose. A moins qu'elle ne se l'impose, à elle-même ? D'ailleurs, en a-t-il fait la demande ? Le Taiseux, finira-t-elle par le nommer ainsi ?

Mais, comme profitant d'une plus grande largeur, le cours d'eau redevient plus tumultueux. Rares sont ici, les plantations qui jalonnent ses berges, seules quelques grandes herbes ont résisté, plus souples. Les accélérations se suivent, par à-coups ; comme si le quotidien, par ces signes, avait brusquement fait son apparition dans leur nouvelle vie de couple. Maintenant, elle a trouvé sa place ; elle est revenue s'asseoir à l'arrière du tronc, à califourchon, elle peut envisager l'avenir, celui qui se présente devant eux, et prévoir les sautes d'humeur. Elle réalise qu'ils ne forment plus qu'un. Il semble être d'accord pour faire un bout de fleuve, ensemble. Elle s'allonge de nouveau, de tout son corps sur lui. Elle sent ses vibrations, ses réactions, son comportement. Un endroit plus agité que les autres la fait se redresser.

Elle regarde un peu plus loin, perçoit le danger. Ils foncent droit vers une cataracte. La chute doit être gigantesque, l'immense brouillard d'eau qui surgit de son bas, en témoigne.

Elle réalise rapidement le danger. Ils vont périr, c'est certain. Ils sont perdus. Elle sent la peur l'envahir. Ce n'est pas possible, pas si tôt. Ce ne peut pas être déjà la fin de

leur histoire, elle n'a pas d'ailleurs vraiment commencé. Apeurée, mais lucide, elle entrevoit les deux seules issues possibles, à leur histoire naissante. Ils foncent tout droit vers la chute, tombent tous les deux ensemble, et c'est la mort assurée. Ou alors ? Ou alors, ils se séparent maintenant – c'est encore possible à cette distance – et c'est chacun pour soi. Comme avant, avant leur rencontre.

Le Taiseux a dû percevoir cette urgence. Force contraire au courant, il semble soudain proposer une autre voie. Puissant, il se dirige droit vers la berge. Elle comprend alors rapidement les choix qu'il lui avance. Il glissera de travers et viendra se bloquer perpendiculairement à la rive. Elle pourra rejoindre le rivage et l'abandonner, sauve, mais seul. Lui se laissera alors glisser doucement vers la chute.

Elle sait qu'il y survivra, perdant certes encore quelque branche ou écorce, mais pourra continuer vers d'autres paysages, et qui sait, en compagnie d'autres naufragées. Elle pourrait aussi restée accrochée à lui, s'il voulait s'ancrer au bord, de tout son long. Ils attendraient et affronteraient ensemble les éléments contraires qui ne tarderaient pas à être amenés par les flots.

L'endroit est loin d'être calme, mais naturellement dégagé.

Encore une dizaine de mètres.

Monsieur Bruno BENVENUTI

59 – Lille

3^{ème} Prix décerné par la C.A.C.

A cheval sur le fleuve

L'œil impassible du crocodile veillait à la frontière aqueuse de son marigot.

Deux margouillats dormaient à l'ombre d'un épineux, des vestiges d'insectes collés à leurs rêves. Tout craquait et stridulait. Le soleil se consumait en son zénith, accablé de lui-même. Un feu estival ravageait terre et bêtes. Les plantes mégotaient sur leur sève, avares, racornies.

La petite Lilith, elle, se contentait de transpirer, boudinée dans sa robe rouge fanée.

Les cheveux collés aux tempes, elle croyait fondre pendant qu'elle avançait sous la brûlure du ciel. Il était midi et la petite Lilith portait dans un panier le déjeuner de son père.

Il y avait eu un mot sur la table de la cuisine ce matin. L'enfant avait lu malgré des yeux collés de moiteur et sommeil. « Apporte-moi à bouffer à midi. Pense à mes bières fraîches ! » Aucun bonjour, encore moins de merci majuscule avec papillon sur le i. Des bêtises de bonne femme ces petits câlins graphiques !

La petite Lilith avait soupiré, il ferait si chaud à l'heure du déjeuner...

Douze heures cinq à sa montre. La petite Lilith se mit à courir, les bières tintinnabulant, alors que les chimpanzés hurlaient en chœur sur les branches. « Je déteste les singes », grommela la fillette. Elle préférait les hippopotames, s'extrayant de leur boue comme d'un temple, ouvrant des gueules gigantesques sur leur rive. La petite Lilith s'imaginait tout entière tapie sur la langue de l'un d'eux, tenant là, comme le pique-bœuf sur le dos du rhinocéros. Elle brosserait les incisives de son hôte qui en échange la protégerait. A l'abri dans la béance, elle glisserait ensuite jusqu'au ventre palace où se blottir. Y redeviendrait fœtus, caracolant à cheval sur le fleuve de sa vie, partie intégrante du ballet aquatique des hippopotames. Contre leur peau d'épaisseur martiale, l'eau claquerait, ondoierait et se fendrait. Pénétrée par l'armée équestre, elle abdiquerait.

Petite Lilith, reine-enfant, déesse-embryon, descendrait le fleuve.

La chaleur ne menacerait plus. Des herbes aquatiques, des tapis d'azollas et des gerbes nénuphars, frôlés par la grâce oubliée des hippopotames, frétilлераient. Leur fraîcheur chatouillerait les pieds de Lilith. Des lumières feraient escorte au cortège, taches folâtres saisies sous la chape mouvante du fleuve par l'ardeur solaire, écailles dorées de poissons minuscules.

Au détour d'une courbe, un rivage inviterait au repos et les hippopotames glisseraient leur masse jusqu'à lui. La petite Lilith remonterait l'intime de son hôte jusqu'à la gueule ouverte, retrouverait la terre ensablée.

Assis sur le tronc pourrissant d'un arbre mort, le fantôme de sa mère sourirait, un doigt sur les lèvres pour ne pas compromettre la règle du silence entre eux. Il ferait signe à Lilith de le rejoindre. L'enfant-déesse s'avancerait, sa garde fluviale la serrant de près.

Quand la petite Lilith, un jour sans vigilance, avait murmuré à son père son admiration pour les hippopotames, il lui avait rétorqué : « C'est parce que tu es aussi énorme qu'eux. Qui se ressemble, s'assemble, ma grosse Lilith ! » La grosse pour lui. Dans son espoir à elle, toujours déçu, la petite.

Douze heures dix. La sueur coulait dans ses yeux et des vagues de chaleur entravaient ses chevilles pataudes. Courant toujours, la petite Lilith entendait le cri intérieur des gerboises cuisant de trop de soleil.

La silhouette de son père tremblota sur le sable. Bras croisés, il écumait. Sa fille sentait la rage canine de l'homme déferler sur elle. En écho, une hyène ricana et la petite Lilith trébucha. Lâcha le panier.

Les bouteilles de bière se fracassèrent. Cela produisit une harmonie mousseuse mais éphémère, un clin d'œil sonore et taquin. En guise d'applaudissement, la main d'un père ivre de soif et faim gâchées s'abattit sur le visage de l'enfant.

Renversée, la petite Lilith ne vit pas ses étoiles familières mais un troupeau d'hippopotames, soleil noir et obèse, encercler son âme et la dévorer. Des nuages d'orage obscurcirent un ciel nouveau, le tonnerre roula et il eut des échos masculins dans la voix. Dans son étourdissement, la petite Lilith perdit ses repères. Elle regarda le fantôme de sa mère se ratatiner près du tronc d'arbre tomber à genoux devant la colère de l'homme-tempête, celui des poings et de la douleur, celui qui tua à force de punir. L'enfant tendit les doigts pour toucher quelque chose de l'évanescence qui fuyait. Mais les mains vides elle fut seule de nouveau, sans mère sur le sable d'une crique. Alors l'hippopotame-roi mordit le dos de la robe rouge fanée de Lilith et la souleva dans les airs, la jeta sur son dos. Ensuite, ils glissèrent, entrèrent dans l'eau du fleuve. Elle était noire, grondante, impétueuse et garce. La douce croisière, l'aimable descente passée s'était abîmée dans les profondeurs, la vase la digérait. Rêve éteint, la réalité du fleuve faisait barrage au cortège de Lilith-déesse et ses hippopotames. Elle érigeait des murs. Ses frontières interdisaient la traversée tranquille, si l'on voulait gagner vie et terre fermes, il fallait vaincre les remous ou périr, honteux. L'hippopotame est orgueil. L'hippopotame caracole sur les eaux. Son étymologie l'a dessiné libre et sans rênes. Aucun fleuve, fut-il furieux, fut-il vindicatif, fut-il paternel ou tragique, ne l'asservirait. Alors les animaux plongèrent, force inouïe. La petite Lilith et ses cheveux d'algues trônant sur le dos du plus fort, ils nagèrent. Ils descendirent sur la fureur de l'onde verte. Ils forcèrent le fleuve à ployer, qui finit par recracher le cortège de Lilith-reine. Sa monture la déposa et, sombre gardienne, la surplomba.

La petite Lilith se réveilla.

Une colère d'étuve la souleva alors de la poussière, cheval de fleuve furieux, humanité reniée, elle jeta son corps, tête la première, dans l'abdomen flasque de son papa. Souffle perdu, il hoqueta avant de basculer, ébahi, par-dessus une balustrade.

Dans un journal du 27 juillet 2003, un lecteur attentif à la rubrique des faits divers put lire que la canicule avait fait une nouvelle victime en la personne de M. Adam, gardien du zoo de... Pris d'un malaise subit, la veille, vers 12 heures 15, il tomba dans l'enclos des hippopotames. Les animaux en colère piétinèrent puis déchiquetèrent son corps, sous les yeux de sa fille Lilith, 10 ans, venue apporter son déjeuner à son père.

Madame Corinne VALTON
03 – Colombier

4^{ème} Prix décerné par la C.A.C.

I – Prix de la C.A.C.

Catégorie : Poésies Adultes

« En descendant le fleuve »

*1^{er} Prix : Madame Yvonne LE MEUR-ROLLET – 22 St Jacut de la mer
« Sur L'Ogooué »*

*2^{ème} Prix : Madame Françoise CLEMENT-CROUE – 85 La Bruffière
« La longue dame en blanc »*

*3^{ème} Prix : Madame Claudine HILLARD – 85 Les Sables d'Olonne
« Mékong »*

*4^{ème} Prix : Monsieur Stéphane DESBORDES – 49 Les Cerqueux de M.
« En glissant vers la mer »*

Sur L'Ogooué

Ma longue barque avance entre les rives sombres...

Des fumées blanches montent
Au-dessus d'un village où des tam-tams annoncent
Que des éléphants rôdent
Et qu'il faut se hâter de rentrer la récolte.

La nouvelle s'élance, écorche le silence,
Ricoche jusqu'à l'anse où dorment les pirogues.

C'est un matin de miel et ma coque se glisse,
Chargée de mes espoirs, sur la soie verte et lisse
Que ma perche cisaille en descendant le fleuve.

D'heure en heure, je fuis la touffeur des réserves
Où mon enfance noire a distillé ses peurs :
Les hideux caïmans et les hippopotames,
Les voix des forestiers, les lourds camions de grumes
Déversant aux pontons des géants mutilés
Que le fleuve reçoit pour les offrir aux lames...

Dans la clairière proche, une antilope inquiète
Vient boire au marigot où des braconniers guettent
Tandis que je m'enfuis vers un monde meilleur,
Loin des jacquots bavards et des singes railleurs.

Le jour arrive enfin, où les rives s'écartent...

Des radeaux d'okoumés, échoués sur le sable,
Attendent les secours de bruyants remorqueurs
Pour atteindre le port que le soleil embrase.

Les nuages, là-haut, brillent dans le ciel vert.

Le delta, étendu, comme un arbre sans feuilles,
Me conduit vers le large... Et l'Océan m'accueille
Pour m'emporter là-bas, où me poussent mes rêves...

Madame Yvonne LE MEUR-ROLLET

22 – Saint Jacut de la Mer

1^{er} Prix décerné par la C.A.C.

La longue dame en blanc

La longue dame en blanc se penche
Car elle protège sa peau blanche
Sous une ombrelle de dentelle.
Sur le pont du bateau, si belle,
En descendant le fleuve, elle pense
Aux immenses champs de coton
A son père, à la plantation.

Un jour, il y a près de vingt ans,
Cet homme a présenté sa fille
Flanquée d'une femme négrière
Qu'elle appelle tout bas maman.
C'est leur secret, c'est leur silence...
Le sang noir coule dans leurs veines
Peau blanche et peau couleur d'ébène.

La longue dame en blanc se penche,
Ecoute les chants du dimanche,
Des esclaves parlant à Dieu
De douleur, et souffre avec eux.
Sa douleur à elle est un piège.
Même un époux plus blanc que neige
Pourrait lui faire un enfant noir.

Sans avenir où est l'espoir.

La longue dame en blanc est belle
Sous son ombrelle de dentelle.
Elle descend le fleuve sauveur,
Voguant vers des cieux où le jour
Se moque bien de la couleur
De peau

Et elle rêve d'Amour.....

Madame Françoise CLEMENT-CROUE

85 – La Bruffière

2^{ème} Prix décerné par la C.A.C.

MEKONG

A l'aube d'un matin d'avril, sur le Mékong au cours paisible,
Lentement glisse une pirogue.

L'homme abat la pagaie luisante.
Vêtue d'un sarong bariolé, la femme allaite leur enfant.

La beauté du soleil levant incendiant le Triangle d'Or
Dissipe leurs sombres pensées.

Tandis qu'éléphants et cornacs,
Sur la rive, halent pesamment les troncs violets des palissandres,
Des pêcheurs, en barque ou à pied, guettés par de grands buffles d'eau,
Tendant des filets sur le fleuve.

L'haleine acide des brûlis se mêle aux relents de la vase.
Le clair bambou des maisonnettes égaie les pentes des collines.

Lorsque leur fils ouvre les yeux,
La mère accommode, accroupie, des boulettes de riz gluant
Sur des feuilles de bananier.

La journée s'écoule, tranquille,
Au rythme régulier du fleuve.

Le décor change au soir venu. La jungle obscurcit la montagne.
L'étroit Mékong se fait serpent entre le chaos du granit,
Puis dragon d'écume et de boue.

Terrifiés, les trois passagers s'accrochent à l'embarcation
Qui, malmenée par les remous, chavire au milieu des rapides.

Accusés de trafic d'opium et risquant la peine de mort,
Ils ont quitté la Thaïlande pour échapper au mauvais sort.

Madame Claudine HILLARD
85 - Les Sables D'Olonne

3^{ème} Prix décerné par La C.A.C.

En glissant vers la mer

Sur le fleuve qui dort
Et ondule en abîmes
Un brouillard s'est posé
Qui me glace et lancine.

Te souviens-tu, pourtant, ombres sur la rive
De nos pieds qui flânaient, au courant de l'eau vive
Mes lèvres à ton bras, tes doigts à mon cou
Tu murmurais, en cillant, des mots tendres et doux

Nous rêvions d'aventures, d'escapades, de matins
Tel le fleuve à nos pieds qui glissait, portant loin

Nous rêvions de grand large
D'horizons entr'ouverts
De futurs sans orage
De folies, sans chimère

L'air était tiède et le fleuve ondulait
Poussant d'un grand souffle les voiles vers Auray

Te souviens-tu, au courant de l'eau vive
De nos corps alanguis, jetés sur la rive

Fleuve de perles, nacré de rosée
Un songe fluide tel un voile s'est posé
Grand jour de soleil, heures bleues vespérales
L'épaule a frémi, s'abandonne et tressaille

Le fleuve, las ! A quitté ses reflets
Courant vers la mer, me laissant mes regrets

Sur le fleuve qui dort
Et ondule en abîmes
Un brouillard s'est posé
Qui me glace et lancine

*Monsieur Stéphan DESBORDES
49 – Les Cerqueux de Maulévrier*

4^{ème} Prix décerné par La C.A.C.

II – Prix ENCRESES VIVES

Catégorie : Nouvelles Adultes

« En descendant le fleuve »

*1^{er} Prix : Monsieur Eric GOHIER – 34 Frontignan
« Des roues à l'aube d'une autre vie »*

*2^{ème} Prix : Monsieur Lorenzo VALENCOURT – 62 Verton
« Le gardien »*

*3^{ème} Prix : Madame Monique GENDRAULT – 13 Marseille
« Irène et son petit caniche »*

Des roues à l'aube d'une autre vie

C'est fou le temps qu'il m'a fallu ! Pas loin de cinq ans ! Il faut reconnaître que je partais de très loin ! A écouter les anciens, un lustre, c'est vite passé. C'est surtout vite dit ! Parce que lorsque la peine persiste à s'inviter à la table du quotidien on ne sait plus comment lutter pour que disparaisse le suaire du désespoir dans lequel l'âme déambule. Tant de pensées affreuses noyaient mon esprit ! Comment aurais-je pu accepter la disparition de Julien ? Surtout sans l'avoir jamais revu. Ne serait-ce qu'une dernière fois !

Le fleuve m'a poignardée, il me ressuscitera. Que cela lui plaise ou non ! Je sais aujourd'hui de quelle manière lui prouver toute l'indifférence qu'il m'inspire et le mépris que je lui porte. Et je ne m'en prive pas ! Je vais chaque jour lui lancer un défi, comme une manière de le narguer ! Oh, je sais aussi que je dérange les gens ; je connais tous ces affreux surnoms dont ils m'affublent ! Je discerne sans peine leurs silences empreints de gravité. Comment ignorer leurs mines affligées lorsque je passe devant eux, la démarche lente, tout vêtue de noir ? Je devine sur leurs lèvres les mots avec lesquels ils m'habillent lorsqu'ils me suivent des yeux cheminant vers la rive, mon panier dans une main, ma pelle dans l'autre. Comment pourrais-je ignorer que tous me croient folle ? Je me suis bien rendue compte qu'ils interdisent à leurs enfants de m'adresser la parole. Je n'en ai cure ! Un jour j'en aurai des enfants. Des bien à moi ! Et là, ils seront contraints d'admettre que je suis guérie. Que le bruit des bottes ne m'empêche plus de dormir !

Leurs mots ne me font plus frémir. Je les ai oubliés. Ainsi que leurs paroles prétendument de réconfort et leurs conseils pour m'enjoindre d'oublier. Comment ont-ils seulement pu imaginer me comprendre ? J'attendais d'autres mots que ceux qu'ils ont prononcés. Et je les ai trouvés. Il y a peu.

C'était il y a quelques mois. Au plein cœur de l'hiver. Le mien et celui de la saison. Sur le rayon tout en haut du grand mur tout tapissé de livres de la grande maison.

Là où je vis depuis près de cinq ans. Depuis ce tout dernier matin de la longue nuit.

Une brise ténue berce d'une main nonchalante le plumage vert des saules, immuables sentinelles érigées tout au long de la grève. Leurs troncs sont si tourmentés que la plus folle des crues ne se risquerait pas à tenter de les déraciner. Je les caresse du regard avant de me diriger vers le bord de l'eau. Julien avait une tendresse particulière pour ces arbres. Il me racontait souvent toutes les aventures qu'il s'était inventées, les fesses calées dans quelque branche, le regard rivé sur cet horizon fluvial que rien ne bride.

Il fait encore un peu frais ce matin, mais le soleil laisse augurer une belle journée. Je pose mon panier sur le sable sec à quelques pas de l'aire sur laquelle je m'apprête à ériger mon moulin. Le bas de ma longue robe noire balaie le sable sitôt que je me sois débarrassée de mes chaussures. J'aime fouler la berge de mes pieds nus. Il y a comme une espèce de sensualité qui se dégage entre la matière malléable et moi. On peut voir son humeur dans les traces que l'on laisse derrière soi. Plus elles sont infimes, plus on se sent léger.

Je sors un couteau de mon panier. Avant toute chose, je dois parcourir la berge pour y dénicher les branches idéales. Le coudrier est l'arbre parfait pour ça. Pour réussir un beau moulin, il faut un lieu favorable. L'idéal se situe à l'exacte lisière entre le sable sec et le sable humide. La démarcation est aisée à découvrir, elle marque la limite haute qu'a abandonnée le fleuve juste avant qu'il ne se retire.

Car, sauf aux jours de grosse pluie, le fleuve se retire toujours la nuit... comme s'il avait honte de toutes les turpitudes dont il se sait coupable.

En prélude, comme chaque matin, je taille mes branches. Deux en fourche pour supporter celle de l'axe dans laquelle quatre profondes entailles me permettront d'y glisser de larges feuilles de roseau taillées en rectangle. Puis je creuse une tranchée de quelques centimètres de profondeur à l'aide du fer de ma pelle afin d'alimenter mon moulin à eau. Ensuite, je remonte une partie du sable excavé en deux petites dunes et le tasse à la main afin de consolider l'assise de mon moulin. Ainsi, si le fleuve grossit, il peinera à emporter ma construction.

Avant de m'atteler à ma tâche, je sors une serviette de mon panier. Je la déplie soigneusement avant de m'asseoir dessus. Puis je plonge à nouveau la main dans mon couffin d'osier pour y saisir mon livre. Celui qui m'accompagne tous les jours. Depuis tous ces matins où j'ai pris l'habitude de venir au bord du fleuve pour y construire des moulins.

Je dis livre mais cela n'en est pas un à proprement parler. Juste un dossier de couleur rouge que le temps a fini par délayer. C'est d'ailleurs ce format insolite et sa relégation tout en haut de l'ultime étagère de la bibliothèque qui m'ont attirée. D'après le directeur de la grande maison, il occupe ce poste depuis de nombreuses années, tous les poèmes qui y sont consignés ont été écrits par la même personne dans ses très rares instants de lucidité. Un vieux monsieur, disparu il y a déjà très longtemps. Son corps famélique était revenu des camps mais pas son esprit, demeuré à jamais prisonnier de la folle barbarie. Il griffonnait ses mots au dos des feuilles de soin qu'une infirmière prise de compassion retapait le soir sur la machine à écrire du service.

Un jour, si j'en ai les moyens, je le ferai éditer. A mes frais. Tous les textes m'ont émue mais je n'en lis plus qu'un, le seul qui ne soit pas frappé au sceau du plus profond désespoir. Le vieux monsieur l'avait intitulé : *Ce qui n'est plus sera.*

*Le matin à regret quitte ses draps de nuit
Et mouche une à une les étoiles défaites.
Une brise indolente, presque un soupir d'ennui,
Balaie d'un geste las tout espoir de conquête.*

*Des miasmes inhabituels clament la fin du règne
Des remugles terrestres que la rosée éveille,
Qu'un peuple conquérant dénature et imprègne
Après ces quelques mois de contrainte au sommeil.*

Je relève la tête. Le ciel est si bleu qu'aucun nuage n'ose le déranger. L'heure a sonné que je me mette à l'œuvre. J'abandonne mon livre, me redresse. Le temps de remonter les manches de mon chemisier noir et je m'empare de ma pelle. L'instant est idéal pour commencer mon moulin. A moi de m'appliquer, de bien suivre les règles que j'ai moi-même édictées. Asseoir de bonnes bases, larges et élégantes. Eriger en pensée les volumes que l'on souhaite développer. Laisser libre le cours de la rivière imaginaire qui livre les pensées aux mains qui les écrivent. Mes gestes sont devenus machinaux, presque mécaniques, et me laissent l'esprit libre.

Je savoure les deux premières strophes. Les mots roulent en ma bouche comme ces bonbons acidulés qui n'en finissent pas de fondre et laissent entre acide et sucré les papilles toutes déconcertées. Autant que les regards que je surprends parfois lorsque les promeneurs sur le pont m'épient du coin de l'œil. Bien qu'occupée à ma tâche, je ne peux les ignorer tout à fait. Passé le premier moment de surprise et l'assurance acquise qu'aucun enfant ne s'attache à mes basques, je lis leur étonnement à voir une jeune

femme de trente ans dans ses habits de deuil attacher tant de soins à l'érection d'un moulin. Je ne leur en veux même pas si leurs yeux parfois se mâtinent d'une intransigeante réprobation. Que savent-ils de ma vie ? Comment pourraient-ils comprendre qu'il existe des voyages si longs qu'ils prennent des allures de périples ? Le mien a commencé lorsque Julien n'est pas revenu. Je le crois proche de s'achever. Enfin ! Serais-je tentée de dire.

Le fleuve cherche à retenir mon attention en modulant de profonds soupirs de sa voix lancinante. Je ne lui en accorde aucune. Et le mets au défi de se risquer à l'assaut de mon moulin du temps que je monte la garde. Oh je ne me fais pas d'illusions ! Lui ou les enfants auront raison de mon œuvre plus tard dans la journée mais rien ne me dérange en mon absence. Je sais désormais la vérité des choses. Le directeur de la grande maison, ou de l'asile comme disent les gens en ville, m'a approuvée après que je lui aie expliqué ce qui me poussait à construire des moulins. « *La vie, m'a-t-il confié, est comme votre moulin, fragile et magnifique, difficile à construire mais facile à détruire. Peu de gens arrivent à accepter, comme vous me paraissez désormais encline à le faire, que ce qu'ils ont érigé soit appelé tôt ou tard à disparaître.* »

C'était exactement ce que je ressentais. Et je me suis souvenue de la manière dont ma vie s'était retrouvée détruite le jour où la plate de Julien n'est pas rentrée à quai. Tout le monde savait que la « Marie-Louise » était un vieux bateau mal à son aise dans les tourbillons. Mais Julien et moi n'avions pas beaucoup d'argent alors le choix ne nous était pas laissé. Le fleuve ne livre rien sans exiger une part de peine en échange.

Avant d'ériger mes fourches, je me rassieds sur la serviette et reprends le livre à cette page usée à force de la lire et d'en caresser le papier.

*Sur les fils électriques, les claviers d'hirondelles
S'entraînent à jouer la ballade du retour.
Elles trônent encore pour l'heure en trilles ribambelles
Mais savent que déjà il faut compter les jours.*

*Dans les prés reverdis par les premières averses
Quelques dômes blanchâtres se gonflent à pleins poumons
Tandis que les colchiques à mots couverts conversent
Des mille et un potins courant de vaux en monts.*

C'est exactement ça. Au début, j'ai compté les jours, les minutes... et même les secondes. Je ne voulais pas croire que Julien se soit noyé dans le fleuve. Je le croyais échoué sur quelque grève. Jusqu'à ce qu'ils ramènent la « Marie-Louise » en remorque. Le chagrin peut tuer. Je suis bien placée pour le savoir. Je l'ai sentie s'éteindre aussitôt, cette petite vie qui palpitait dans mon ventre, cette preuve d'amour que Julien avait laissée en moi. Qu'aurais-je bien pu en faire maintenant qu'il n'était plus là ? Je ne comptais même pas lui survivre ! Mais mes parents sont intervenus. C'était bien temps ! Avec tout leur argent, ils auraient pu cent fois acheter à Julien une plate digne de ce nom ou tout au moins lui prêter l'argent pour qu'il se l'achète. Mais non, ils ne voulaient pas céder ! Nous nous étions aimés et mariés contre leur gré, il était hors de question qu'ils cèdent. Une fille de notaire n'épouse pas un pêcheur ! Les voilà bien remboursés ! Cinq ans qu'ils payent rubis sur l'ongle les frais de la grande maison dans laquelle ils m'ont fait interner. Pour ne pas avoir honte de moi...ou peut-être ne plus avoir honte de ce qu'ils auraient pu faire ? Je ne les ai jamais croisés depuis que le directeur m'a autorisée à venir construire mes moulins. Il m'a même encouragée à déjeuner sur la berge les jours où j'en éprouve l'envie.

Comme aujourd'hui tiens. Où comme d'habitude ils m'ont donné en cuisine bien plus que ce que je mangerai. Ils pensent qu'à me gaver je reprendrai du poids. Quelle idée ! J'attends autre chose pour ça. Peut-être pas en vain. Mais je ne voudrais pas me bercer d'illusions. N'empêche ! Je suis sûre que si je tourne la tête, là-bas vers l'entrée du chemin, je vais le découvrir. Il y vient tous les matins depuis plus de quinze jours et reste des heures à m'observer.

Bon, si je veux qu'il le détruise, uniquement parce que je l'aurai décidé, il faudrait peut-être que je le bâtisse ce moulin ! Je taille mes fourches et mes feuilles. Les formes s'harmonisent. Ma forteresse prend belle allure. J'assemble les éléments de ma roue à aubes. C'est la partie la plus délicate. La régularité des découpes mènera l'œuvre vers le sublime ou le ridicule.

Deux strophes de plus pour me donner du courage.

*Aux plages les transats ont la mine bien grise
Les coquillages attendent qu'une main les ramasse
Et tous les jeux d'été sommeillent dans les remises
Rêvant aux rires d'enfants contraints à contumace.*

*Mais si les matins blêmes ont des éveils plus lents
Et qu'à se coucher tôt le jour se précipite
L'automne procède aussi d'un magnifique élan
Et recèle en son sein de merveilleuses pépites.*

Il a été long mon automne. Et tellement monotone. A la fleur de l'âge. Sans que je ne m'inquiète jamais de l'absence de changement de temps. Les jours se ressemblaient. Tous d'une patine grise. La couleur de celui qui, un jour de colère, m'avait ôtée l'envie, attenté à ma vie. Aucun mot ne parvenait à me consoler. Ni même à m'atteindre. Sans ceux de ce vieil homme brisé au joug de l'infamie, peut-être n'aurais-je jamais trouvé la force de me sauver. De me décider à venir narguer le serpentueux félon en le trompant au jeu des fausses offrandes. Ces mots...et un visage. Celui que je devine tout en haut du chemin. Echoué comme moi dans la grande maison il y a maintenant un an.

« *Il a ton âge* », m'a confié un infirmier. On lui donnerait dix ans de plus ! Peut-être à cause de cette longue cicatrice qui lui balafre le front. Et des boisseaux de peine qui empèsent ses pas. Depuis un an, il n'a pas dit un mot. Rien ! Pas la moindre syllabe. Même pas une voyelle ! Et personne ne sait comment le soustraire à son entêtante mutité.

Je suis contente de moi. Ma roue a de l'allure comme jamais ! Une régularité impressionnante. Ne reste plus que la touche finale : enfoncer les fourches pour que les pales touchent l'eau du bief. Comme un défi de plus. Doucement. La roue s'élance. Gracieuse.

Je lance un œil vers le chemin. Tiens, il s'est rapproché. Comme la veille ! Je me rassieds sur la serviette, reprends mon livre. Avant de m'y replonger, juste par habitude car je le sais par cœur, je pense à lui. A tout ce que m'ont raconté les infirmières. A ce terrible accident de voiture. Qui l'a laissé sans voix, plongé dans une douloureuse aphasie. Muet jusqu'au cœur face à la perte de sa femme et de son fils. Je devrais peut-être lui prêter le livre...et lui apprendre à construire des moulins à eau.

*Ainsi va la bascule d'une saison à l'autre
Sans qu'aucune jamais ne puisse dire son règne
Ne tient-il pas qu'à nous d'en être bons apôtres
En appréciant au mieux ce que d'autres dédaignent ?*

C'est tellement vrai ! Chaque saison, chaque jour, chaque heure est un combat. Dont l'issue demeure à jamais indécise. L'unique certitude, si certitude il y a, c'est qu'à combattre on peut espérer vaincre tandis qu'à renoncer on s'enfoncé un peu plus. Encore faut-il pour ça s'astreindre à chercher dans le noir l'étincelle de lumière qu'allume toujours l'espoir. Ce petit rien scintillant qu'avait sans doute vu le vieil homme le jour où il a écrit son poème. Dans la fureur et le tourment de son éternelle nuit, qu'est-ce qui a pu lui inspirer la mélodie de ces notes d'espoir ? Le sourire d'un enfant ? Le rire d'un coreligionnaire ? Un rayon de soleil sur un oiseau qui chante ?

Je ne le saurai jamais. Mais peut-être est-ce précisément là ce qu'il y a de plus beau !

Je sens soudain une présence dans mon dos. Je me retourne. Il est tout près de moi. Je lui souris. J'aurais juré que c'était lui. Je crois que le temps vient de changer. Qu'une nouvelle saison s'annonce. Pour me le confirmer, il regarde mon moulin, puis me regarde.

« J'ai rarement vu un moulin aussi beau » laisse-t-il tomber comme un soupir de soulagement.

Avant de l'inviter à partager mon repas, je me lève, m'empare de ma pelle et sape les dunes protectrices des fourches du moulin. Et, depuis tant de temps, j'ose enfin regarder le fleuve et libère ma pensée.

« Tiens, tu peux le détruire celui-là, je te l'offre. Mais profite-en bien, je ne crois pas que j'en bâtirai un autre de sitôt. »

Monsieur Eric GOHIER

34 – Frontignan

1^{er} Prix décerné par ENCRE VIVES

Le gardien

Le bruit d'un moteur résonnait dans ses oreilles. Il rêvait de Cholet, la ville où il avait toujours vécu. Il se voyait quelques mois plus tôt, au Puy du Fou, entouré de sa famille. Probablement l'un des meilleurs moments de toute sa vie.

Une voix douce et claire chantonnant un air inconnu le réveilla définitivement, lui faisant quitter sa ville natale. Ses paupières s'ouvrirent.

Eugène se redressa lentement et plissa les yeux sous l'effet de la luminosité. Au-dessus de lui, le ciel saignait, maculé de rouge par le soleil levant encore incertain.

Il se frotta le visage avec ses mains et les événements récents refirent surface dans son esprit. Cet e-mail d'il y a trois jours provenant de l'ordinateur de son associé et réclamant sa présence immédiate au nord du Brésil. Ce trajet en avion, interminable, ponctué de turbulences angoissantes. Ce voyage en taxi pour rejoindre les abords du fleuve, puis le petit bateau remontant l'Amazone, sur lequel il se trouvait encore. Chaque événement se succédait comme les scènes d'un film.

Lorsqu'il retira les mains de son visage, il redécouvrit les lieux. La pirogue sur laquelle il s'était assoupi mesurait un mètre de large et quatre mètres de long. Juste devant lui se trouvait son sac à dos qu'il avait traîné pendant tout le voyage.

Eugène se retourna et découvrit l'indien qui avait accepté, en échange d'une poignée de pièces, de le guider jusqu'au lieu où sa présence était désirée. Affublé d'un simple short de couleur bleu marine rongé par le soleil, l'homme mesurait au moins un mètre quatre-vingt-dix et observait l'horizon en chantonnant. Sa peau était tannée par le soleil et son visage, aux traits marqués par une vie probablement éprouvante, semblait fermé. Indéchiffrable.

Eugène reluqua le torse puissant de l'indien. Comparé à lui, il ne pesait pas bien lourd. Un corps chétif, des jambes courtes et une fine paire de lunettes, étaient les caractéristiques principales de son physique. Le reste était invisible. Effacé.

Lorsque l'indien s'aperçut qu'il était observé, il se tut et lui adressa un hochement de tête courtois. Eugène fit un effort de mémoire pour retrouver le prénom de cet individu si intimidant.

-Akhil, c'est bien ça ?

L'indien acquiesça à nouveau.

-J'ai dormi longtemps ?

-Quelques heures, répondit-il en réprimant vainement son fort accent.

Eugène se retourna et observa l'extrémité de la pirogue qui se trouvait à quelques centimètres de son sac à dos. Le bois vieilli du bateau fendait l'eau aussi impitoyablement qu'un brise-glace sur la banquise.

Autour des deux hommes, les rives s'étaient considérablement rapprochées, ne laissant plus que trois petits mètres à l'embarcation, pour progresser.

-On est bientôt arrivés ?

-Encore une heure environ.

Eugène se massa le cou comme on flatte la croupe d'un chat. L'air tropical, affreusement moite et irrespirable, lui donnait l'impression d'avoir pris un bain de transpiration. Lorsqu'il souleva son sac à dos pour le remettre en place, il comprit, qu'en ces lieux hostiles, le moindre effort devenait particulièrement éprouvant.

-Qu'est-ce que vous devez faire dans un tel endroit ?

-C'est mon associé qui m'a appelé, il a absolument besoin de moi pour un projet particulièrement compliqué dans lequel nous nous sommes lancés.

Akhil tourna l'épais gouvernail, faisant bifurquer la petite barque vers la gauche.

-Ca concerne quoi ce projet ?

-Une construction. Je suis ingénieur en génie civil.

-Et que voulez-vous construire par ici ? Ce n'est pas un endroit pour vous...

-Je ne peux pas vous en dire plus. Mais il est très important que j'y sois le plus vite possible car sans moi, tout ceci ne pourra pas se passer. Ce serait quasiment le projet d'une vie qui serait annulé.

Akhil n'ajouta rien, le temps de frotter la plante de son pied gauche sur la pirogue, puis il reprit :

-Vous et vos projets...

-Je vous demande pardon ?

-Vous les européens, vous êtes toujours en train de faire de nouveaux projets alors que vous avez déjà tout pour être heureux. Vous pourriez rester comme ça et profiter de ce que vous avez créé. Mais non, vous ne savez pas le faire.

-Mais l'homme doit créer des choses. Il doit progresser. L'être humain n'a aucune limite. Il ne peut pas s'arrêter et se reposer sur ses acquis.

-Alors la terre, qui elle, a des ressources naturelles limitées, n'est pas faite pour vous...

Eugène fronça les sourcils et s'enferma dans son silence. Il n'avait jamais supporté les discours archaïques des indiens. Après tout, ces terres appartenaient à l'espèce humaine et non pas à une seule tribu d'hommes vêtus de feuilles et de plumes.

Brusquement, un mouvement à sa droite attira son attention et lui donna l'occasion de balayer le sujet de conversation épineux sur lequel les deux hommes s'étaient engagés.

-Qu'est-ce que c'est, cette pierre qui dérive ?

Akhil tourna machinalement la tête vers la direction que son passager pointait du doigt, dévoilant par la même occasion un tatouage serpentant le long de son cou.

-C'est un anaconda.

-Un serpent ? Il nage ?!

L'indien ricana en tournant légèrement son gouvernail vers la gauche. Comme il le disait souvent, les blancs cherchent à maîtriser un monde dont ils ne connaissent rien.

-Les anacondas nagent dans la boue ou dans l'eau, et cette petite boule qui dépasse, c'est son museau, la seule partie de son corps qui n'est pas immergée.

-Que fait-il dans l'eau ?

-Il chasse. Il attrape ses proies et les entraîne dans l'eau pour les étouffer, ou pour les noyer.

Eugène ajusta ses lunettes pour observer le serpent s'éloigner au rythme du léger courant qui courbait la surface de l'eau. Il avait l'impression que ses entrailles étaient remontées jusqu'à sa gorge. En se retournant, il aperçut un seau rempli de ce qu'il identifia comme des viscères d'animaux.

-L'appât à vos pieds, c'est pour détourner les serpents s'ils attaquent la pirogue ?

-Entre autres. Il y a aussi les crocodiles et les piranhas...

Eugène se pencha prudemment vers l'eau, imaginant tous ces monstres marins jonchant les abysses. Un frisson parcourut son échine.

Brusquement, le fleuve devint plus large. Le petit bateau déboucha dans un cul de sac où les berges entouraient le cercle d'eau à presque dix mètres de chaque côté. Lorsque la pirogue s'immobilisa au milieu du point d'eau circulaire, Eugène balaya les lieux du regard, mais il n'y avait rien. Aucun chemin ne semblait praticable et pire encore, il n'y avait pas le moindre ponton en vue pour rejoindre la terre ferme.

-Il n'y a rien ici, vous avez dû vous tromper...

-Je ne me suis pas trompé, je connais très bien cet endroit. Descendez !

-Je vous demande pardon ?

L'indien lâcha le gouvernail, s'approcha de l'homme aux lunettes en deux enjambées, puis l'attrapa par le col et le souleva aussi aisément qu'une poupée de chiffon.

-Mais... Mais... Qu'est-ce que vous faites ?

-Je savais très bien pourquoi vous veniez ici. Vous voulez détruire notre maison. Je ne peux pas vous laisser faire une chose pareille.

Eugène déglutit avec difficulté. Les mots se bousculaient sur ses lèvres.

-Je ne comprends rien, qu'est-ce que vous faites ?

*-Je me suis déjà occupé de votre collègue et je vous ai attiré ici pour m'occuper de vous.
Chaque blanc qui veut notre perte, mourra.*

-Ne faites pas ça... C'est un assassinat !

-Je le fais pour mes frères. Je le fais pour mes descendants.

L'indien poussa brutalement sa victime, l'éjectant sur plus d'un mètre avant qu'elle ne s'enfonce dans l'eau sombre du lac. Une poignée de secondes s'écoula avant que son crâne n'émerge des profondeurs.

-Akhil ! Non !

De là où il était, Eugène entendit le chant local reprendre, puis l'indien attrapa le seau qu'il retourna. Le sang et les entrailles d'animaux se déversèrent dans le fleuve, brossant l'eau d'une affreuse couleur écarlate.

-Ne faites pas ça, Akhil, s'il vous plaît.

Sans cesser de chanter, l'indien enclencha le moteur de sa pirogue et s'éloigna progressivement, jusqu'à disparaître au bout du chemin par lequel ils venaient tous deux d'arriver.

A présent, seul au beau milieu du fleuve, Eugène entreprit de nager pour rejoindre le rivage, mais un grognement sourd lui glaça le sang. Il se retourna lentement, cherchant des yeux ce qu'il redoutait de voir. Rien ne bougeait devant lui, mais Eugène le savait, les remous de l'eau indiquaient que quelque chose, tapi au fond de l'eau, attendait le bon moment pour passer à l'attaque.

Alors qu'il ne s'y attendait plus, il sentit une puissante mâchoire se refermer sur sa jambe, puis, sans qu'il ait le temps de pousser le moindre cri, Eugène disparut, inexorablement entraîné au fond de l'eau.

Les bruits ambiants reprurent. Les cris aigus des singes suspendus à leurs branches, le clapotis de l'eau, le glissement feutré des serpents sur le sol.

La forêt amazonienne avait repris ses droits, profitant du répit mérité offert par son plus fidèle gardien : Akhil.

Monsieur Lorenzo VALENCOURT

62 – Verton

2^{ème} Prix décerné par ENCRE VIVES

Irène et son petit caniche

Hiver 2003. La Loire est en crue. En vingt-quatre heures, elle est sortie de son lit, ce lit que les hommes ont cherché à canaliser par des duis, des digues submersibles parallèles à son écoulement. Mais rien n'y fait. Elle a grossi son corps voluptueux et glacial et nargue les hommes qui la regardent enfler à vue d'œil. Il y a encore quelques jours, elle était de taille humaine et n'effrayait pas ceux qui connaissaient ses pièges : les marécages, les sables mouvants qui prennent en traître les pêcheurs à la ligne qui s'aventurent trop loin de ses rives. Aujourd'hui, le dernier fleuve sauvage est devenu l'ennemi numéro un. Il gronde comme un animal belliqueux, frappant à coups de lames luisantes le tronc des arbres qui se brisent sans lutter. La digue résiste encore, mais pour combien de temps. Les badauds sont là et observent avec inquiétude toutes ses langues qui se déploient et viennent glisser sur les pavés du quai du Roy, jusqu'à lécher les pneus des voitures garées à cet endroit. Et lorsque l'eau monte jusqu'à la tôle, les propriétaires, furieux d'être vaincus, désertent la place en maudissant les pouvoirs en place de ne pas faire leur travail. La presse de ce matin rappelle combien ce fleuve est capricieux et énumère avec moult détails les crues d'antan, les cévenoles, les océaniques, les continentales...

Mais nous qui sommes là, mêlés aux curieux de tous bords, que nous importe. Ce que nous voulons c'est retrouver la petite Irène, la fillette de quatre ans de nos voisins et amis. Elle a disparu depuis deux heures déjà. Echappant à leur vigilance, elle a dû traverser la rue pour suivre son petit chien, un caniche nain de trois mois, introuvable lui aussi, car nous avons fouillé tous les alentours des habitations, sans succès. C'est pour cela que, d'un commun accord, nous avons élargi nos recherches, traversé la route, nous retrouvant tout naturellement face à la Loire bouillonnante, non sans réprimer un frisson d'effroi, n'osant à peine imaginer un probable destin funeste. La mère est restée prostrée chez elle. Le père s'est finalement résolu à appeler les gendarmes tout en réalisant ce que cela pouvait signifier. La première heure, il refusait tout excès, toute dramatisation de la situation. Irène ne devait pas être loin, elle devait sans doute se cacher pour jouer et puis, le temps passant, voilà qu'il veut se jeter à l'eau, croyant l'apercevoir à chaque tronc qui passe, charrié, malmené par les courants glacés, avec des branches portées vers le ciel comme des bras tendus et des doigts écartelés qui demandent de l'aide et, dans le fracas de sa tête, il s' imagine qu'il entend son enfant crier.

Attirés par cet autre tumulte grandissant qu'il ne nous est plus possible de canaliser davantage, les promeneurs de plus en plus nombreux se détournent du fleuve pour nous observer. La présence des gendarmes, arrivés sur les lieux, attise la curiosité de tous, et, en quelques secondes, comme une traînée de poudre, la terrible nouvelle se répand de bouche en bouchant, allumant çà et là des regards d'angoisse et de compassion. Quatre ans, cheveux longs blonds, un pantalon gris, un manteau rouge, un petit caniche noir... Très vite, la solidarité s'organise, tout le monde veut participer aux recherches. Il faut retrouver cette enfant... Le temps presse... Et de nouveau les regards sont attirés par les remous bruyants du fleuve dont l'énorme robe sombre et ample étale à présent ses plis et ses replis bien au-delà des berges, recouvrant le bitume de la route où nous sommes agglutinés et au sud des terres agricoles.

Tout en descendant le fleuve avec les autres, le père, soutenu par un gendarme, semble reprendre courage. Nos pieds pataugent dans la boue visqueuse qui se colle à nos semelles et nos yeux fouillent l'obscurité qui s'invite bien trop tôt. Mais le temps est gris, le ciel bas, il nous faudra faire avec. Les rares voitures roulent au pas, les visages

des conducteurs et des passagers se tournent vers nous avec leurs lots d'interrogations muettes auxquelles nous répondons par des masques humains angoissés et diaphanes. La digue s'ébranle laissant échapper quelques morceaux de pierre, et le pont George V a toutes les peines du monde à garder sa dignité devant tant d'immensité qui déferle entre ses voûtes dont les fondations ont été englouties. Nous continuons notre marche lourde et silencieuse à côté du fleuve qui poursuit sa course folle vers l'océan. Le froid tombe sur nos épaules en même temps qu'un brouillard laiteux que deux garçonnets prennent plaisir à déchirer à coups de bâtons désordonnés. Ils suivent la troupe en jouant autour des hommes en uniforme, bien décidés à ignorer le drame qui se joue autour d'eux. Demain, il se peut que l'école soit fermée et cette seule perspective, qu'ils prennent déjà pour une réalité, leur donne la certitude d'un lendemain merveilleux. Je me surprends à les envier.

Quelques habitués du coin s'arrêtent. A cet endroit, pas plus tard qu'hier, il y avait trois barques. Elles n'y sont plus. Elles ont été emportées ou submergées par les flots. Reste une chaîne accrochée à son piquet. Ils reprennent leur marche en hochant de la tête, échangeant des propos que je ne perçois plus car j'ai ralenti la mienne. Sans la tragédie, cette Loire déferlante pourrait être si belle... Le duis a disparu comme le reste du paysage que je ne reconnais plus, tandis qu'à quelques pas de moi, des débris de toutes sortes se multiplient, gonflant le cortège incessant des cadavres de bois qui remontent vers l'estuaire. L'eau rentre dans mes chaussures. Je suis transie de froid.

Puis, tout à coup, un cri, un cri de femme arrive jusqu'à moi :

-Elle est là, mon Dieu, elle est là !

S'en suivent des mouvements maladroits de silhouettes assombries qui hésitent et se précipitent, des voix qui acquiescent : « *La petite est là...* » Et puis un autre cri, celui du père : « *Irène !...* ». Mon sang se fige. Je suis tétanisée par l'idée de voir le petit corps noyé d'Irène tenant dans ses bras son compagnon de jeu qu'elle a sans doute voulu sauver. Je ne veux rien voir de tout cela. Ni les gendarmes, ni le père, ni les témoins du drame, ni cette boue infâme, ni les joncs entremêlés aux herbes folles qui elles-mêmes entrelacent des branches accrochées au passage pour accomplir leur danse macabre dans le tourbillon des flots qui descendent inexorablement.

Derrière moi et bien au-delà de la lumière des phares, une rumeur s'élève, une rumeur que je ne saisis pas, car j'ai fait volte-face pour remonter le fleuve, loin de la mort.

-Elle est vivante, dit une voix.

-Elle va bien, murmure une autre voix.

Le petit chien jappe joyeusement, mais je ne l'entends pas.

Madame Monique GENDRAULT

13 – Marseille

3^{ème} Prix décerné par ENCRESES VIVES

II – PRIX ENCREES VIVES

Catégorie : Poésies Adultes

« En descendant le fleuve »

1^{er} Prix : *Monsieur André SEVAIN – 83 Seillans*
« En descendant le fleuve »

2^{ème} Prix : *Madame Nicole CHABAUD – 13 Allauch*
« Ombre sur le fleuve »

3^{ème} Prix : *Monsieur Gabriel GALLARD – 49 La Meignanne*
« La Loire »

En descendant le fleuve

Ils sont venus un jour, les hommes de la ville,
Dans la grande forêt où je vivais heureux,
Dans ma belle forêt où tout était tranquille ;
Et ils ont abattu mon tronc si vigoureux.

Ils m'ont déshabillé de mes plus belles branches
Et m'ont traîné longtemps, longtemps sur un chemin.
Ils parlaient de flottage et ils parlaient de planches,
D'argent qu'on devait leur donner le lendemain.

Nous sommes arrivés sur le bord du grand fleuve,
Et sans ménagement, ils m'ont jeté à l'eau.
Rien pour les arrêter, rien qui ne les émeuve,
Moi je n'étais pour eux qu'un quelconque ballot.

Oh, j'ai beaucoup pensé dans cette eau triste et noire
A tous mes compagnons dont on m'a séparé.
En descendant le fleuve, ont surgi mon histoire,
Ma jeunesse et ma vie dans ma belle forêt.

Et que vont devenir ceux qui dans mes ramures
S'abritaient en hiver, y construisaient leurs nids ?
Adieu, je n'entendrai plus jamais vos murmures...
En voulant me tuer, c'est vous qu'ils ont punis.

Que feront-ils de moi, table, porte ou armoire ?
Poutre qui portera le toit d'une maison ?
Niche pour chien méchant ou chapiteau de foire ?
Un vulgaire billot destiné au tison ?

Et pendant que la scie fait s'éteindre ma flamme,
Je rêve qu'un luthier passant par-là, l'été,
Trouve un morceau de moi, le transforme en une âme
Et que son violon joue pour l'éternité.

Monsieur André SEVAIN

83 – Seillans

1^{er} Prix décerné par ENCRESES VIVES

Ombre sur le fleuve

Quand le soleil s'endort et habille les rives
D'un halo chatoyant où presque rien ne bouge,
L'homme descend le fleuve, le long des berges rouges,
Chassant la loutre agile et l'ablette craintive.

La vieille barque glisse sous les saules qui pleurent
Elle fend le flot opaque et les vols d'éphémères
Ombre furtive et longue dans le jour qui se meurt
Comme un sillon tranchant sur l'écume légère.

Quand il descend le fleuve, seul sur les vagues grises
Baignant dans les reflets, derniers soupirs du soir,
L'homme ne sait plus trop en ces minutes exquis
Où est perdue son âme dans ce sombre miroir.

Alors glissant toujours dans les ténèbres fluides,
Il oublie ses pensées et ses idées qui fuient
La paix descend sur lui et tout son cœur se vide,
Il rejoint le silence dans l'insondable nuit.

Madame Nicole CHABAUD

13 – ALLAUCH

2^{ème} Prix décerné par ENCRE VIVES

La Loire

Je t'aime, romantique LOIRE à l'heure du renouveau !
Quand les fleurs délicates ornent tes rives et les arbres verdoyent.
Je t'aime, malgré tes grandes furies de printemps,
Quand dominatrice tu imposes ta volonté à nos villageois.

Je t'aime, nonchalante LOIRE par les étés torrides,
Quand le soleil se mire dans tes eaux si limpides.
Je t'aime « Traïtesse », alors que tes sables mouvants,
Quand tu le désires, engloutissent les jeunes imprudents.

Je t'aime, mélancolique LOIRE que l'automne couvre de brume,
Quand les tempêtes changent tes rides légères en vagues d'écumes.
Je t'aime alors que les fuseaux des peupliers se déplument,
Quand capricieuse maîtresse, tu reprends tes droits sur les grèves dorées.

Je t'aime, LOIRE endormie sous la froidure de l'hiver,
Quand tes châteaux royaux semblent encore plus somptueux.
Je t'aime silencieuse sous l'étonnante magie du gel.
Quand le frimas te coiffe et que la glace te fait belle !

Monsieur Gabriel GALLARD

49 – La Meignanne

3^{ème} Prix décerné par ENCREs VIVES

Rêverie sur la rive

Chantant ses aubes blanches
Sur le Mississippi
Ou déversant ses planches

Dans les courants toupies
Vrombissant à la Seine
Comme une mouche pie

Embrumée d'une haleine
Qui glisse vaporeuse
Péniche ou jonque indienne

D'une âme aventureuse
Volant tantôt felouque
Tantôt barque amoureuse

Du Mékong à la Touques
De gorges en deltas
Poussée par le chinook

Chargeant sur la Volta
Sa cargaison obscure
D'opium de Bogota

Destrier de Mercure
Ruant entre les berges
Fumantes sinécures

Ivre de l'onde vierge
Réclamant le halage
Pour finir en auberge

Allumette et feuillage
Elle est tout à la fois
Dessus l'onde sauvage

Ma coquille de noix

PRIX MUSICAL « ENCRE VIVES » Catégorie Poésies Adultes

Décerné à :

Mademoiselle Marie SCHNEIDER

69 – Villeurbanne

Le fleuve, la tanche, le crocodile et le bourguignon

Une jeune tanche, l'écaille vive et la nageoire scintillante,
Se prélassait dans les méandres tortueux d'un fleuve aux eaux plaisantes.
En amont, un crocodile puissamment denté, l'estomac serré,
Se dit qu'il ferait bien du cyprinidé, un repas bien mérité.

Hélas, la faim me gagne, s'égosille le gros lézard aquatique,
Et pour rien en ce lieu, je ne lâcherai une proie si pathétique.
Le gras ferme sur votre arête et l'ondulation souple de vos flancs,
Feron sans nul doute un plat plutôt abondant et fort appétissant.

Vous faites erreur, rétorque la belle argentée aux allures aguicheuses,
J'ai remarqué en aval, une pièce grasse des plus délicieuses.
Un génocideur de branchies et de vinasse farci à souhait,
Aura bien plus raison de vos maux stomacaux, que mes atours surfaits.

A quelques brassées, un bourguignon bedonnant et la tête embrumée,
Tentait en vain d'accrocher à sa ligne, un hypothétique trophée.
Je vais affrioler, flirter, exhorte la tanche avec conviction,
Le ventripotent plongera, vous ferez alors bonne digestion.

Le poisson danse, le sapiens plonge, et le crocodile avale,
Mais le civet, passé de date, avait goût amer pour les amygdales.
Mécontent du plat, colère aux crocs, rampant choppe l'insouciant au vol,
Et termine son repas, de quelques morceaux dodus de la frivole.

Si pour l'homme, la tanche semble parfois poisson bien agréable,
Pour crocodile en revanche, il en constitue un, bien peu enviable.
Et c'est ainsi qu'après une longue, rude et éprouvante agonie,
Le pourtant brut et féroce animal, en perd peu à peu la vie.

Le bon maître Jean n'aurait pas écourté là, une histoire si vicieuse,
S'il avait connu le dénommé Darwin aux idées si sulfureuses.
Plus tard en effet, bottes en écailles, besace de même peau,
Un promeneur paisible contemplant, d'un fleuve, ses étranges flots.

PRIX de « L'HUMOUR » ENCRE VIVES – Catégorie Poésies Adultes

Décerné à :

Monsieur Laurent BITEAU

49 – La Tessoualle

II – Prix ENCREES VIVES

Catégorie : Nouvelles Jeunes

« Premier Amour »

*1^{er} Prix : Monsieur Kévin THUBERT
Lycée Rabelais – 85 Fontenay le Comte
« Passion commune »*

*2^{ème} Prix : Mademoiselle Salomé WILLER
86 – Poitiers
« Amour incompris »*

*3^{ème} Prix : Mademoiselle Lucinda COTTINGHAM
Lycée Rabelais – 85 Fontenay le Comte*

Passion commune

Il m'a suffi d'un seul regard pour comprendre que c'était elle, elle seule avec qui je finirai mes jours, elle seule a su faire battre mon cœur ainsi, dès le premier regard. Mon cœur qui est tiraillé lorsque je suis sans elle.

Tout a commencé par une rencontre banale, ou presque. Une compétition de kayak comme les autres. Tout se passait parfaitement bien. Le soir, au repas, le père de cette fille vient me voir et me demande de montrer à sa fille comment faire du kayak. Moi, ébloui par cette fille, j'accepte volontiers.

Suite à ce petit entraînement, nous passâmes la soirée ensemble et nous parlâmes jusqu'à ce qu'il ne reste plus que nous au bord de l'eau. Nous avions tant de choses à nous raconter. Une réelle complicité venait de naître. A la fin de la soirée, nous échangeâmes nos numéros de téléphone pour rester en contact.

Après cette soirée, pas une seule journée ne se passa sans que nous nous parlions.

Au bout de quelques mois, les premiers sentiments amoureux se faisaient ressentir. La première déclaration eut lieu, mais nous décidâmes, malgré tout, de ne pas aller plus loin.

Suite à ça, rien ne changea entre nous.

L'été, nous partîmes en Espagne, pour un stage de Kayak. Il y eut comme une envie pressante d'être en permanence l'un avec l'autre. Il fut difficile d'ignorer nos sentiments mutuels.

L'année suivante, elle partit pendant une semaine en Angleterre. Ce fut la première fois que nous ne pouvions plus parler. D'ailleurs, ce fut si dur que le soir avant de s'endormir, nous nous sentîmes obligés de parler, ce qui se ressentit fortement sur la facture téléphonique.

Cette distance inhabituelle nous fit prendre réellement conscience de l'amour que nous nous portions l'un à l'autre.

Un mois après son retour, nous passâmes un week-end ensemble. Durant ce week-end quelque chose d'inévitable se produisit. Une chose que nous attendions tous les deux depuis plus d'un an. Là où, durant ces multiples jours, semaines, mois, années précédentes pendant nos entraînements en kayak, les gens nous taquinaient, nous appelant « les amoureux » et pleins de surnoms du genre.

Je me souviens de nos réponses à ce genre de taquineries. « *Ça jamais !* ». Ce fut les plus grosses bêtises que nous n'ayons jamais dites. Mais c'était sûrement une façon pour nous de cacher nos sentiments.

Durant ce week-end, nous passâmes la plupart du temps dans sa chambre, seulement allongés dans les bras de l'un et de l'autre. Nous étions bien. Nous étions sur un petit nuage.

A partir de cet instant, l'enchaînement fut une évidence.

Cela commença par des petits bisous sur le coin des lèvres, jusqu'à ce qui devait se produire depuis longtemps, se produisit...

Nous nous embrassâmes.

Nous avons quinze ans.

Aujourd'hui, à l'heure où je vous parle, nos jours sont comptés. Le médecin m'a dit :

« La tumeur s'aggrave, vos jours sont comptés à présent, je pense qu'il serait mieux que vous en parliez à vos proches. »

Je ne sais plus que faire. Dois-je lui en parler ?

A elle.

Cette seule et unique personne qui a toujours été là pour moi après soixante-cinq ans de vie de couple ?

Je ne veux pas lui faire de mal. Elle qui a toujours été si parfaite.

« Mon cœur, si tu lis ce texte aujourd'hui, c'est que c'est fini. Tu vois, je te l'avais promis. Tu es resté mon seul et unique amour. Jusqu'à la mort. Je t'aime et ne veux pas que tu penses que je t'abandonne.

*Comme je te le dis depuis soixante-cinq ans, nous deux, c'est pour toujours.
Je te jure, je t'attendrai, toi et moi, ce n'est que le début. »*

Monsieur Kévin THUBERT

Lycée Rabelais – 85 Fontenay le Comte

1^{er} Prix décerné par ENCRE VIVES

Amour incompris

Depuis que nous avons déménagé dans cette nouvelle ville, mes parents et moi, je me sentais mal à l'aise. Papa avait obtenu la place qu'il attendait depuis si longtemps et maman l'avait suivi, comme d'habitude, sans rien dire. Nous nous étions retrouvés du jour au lendemain dans cette grande maison sinistre située en périphérie. Cette maison me donnait la chair de poule ! J'avais l'impression que, dans chaque pièce, des yeux m'épiaient, et à chaque instant j'entendais les grincements du vieux plancher résonner dans ma tête. Cela me changeait du petit appartement douillet et confortable dans lequel j'avais passé les seize meilleures années de ma vie. Désormais, je ne pouvais plus me promener pieds nus dans les couloirs en sortant de ma douche. Je ne pouvais plus sortir de ma chambre et piquer en douce des chocolats dans la cuisine toute proche, et plus que tout, je ne pouvais plus dormir sereinement toute une nuit sans m'inquiéter de ce sentiment d'être traquée à longueur de journée...

Cela faisait un peu moins d'un an que nous vivions dans ce lieu déplaisant quand mes parents commencèrent à s'inquiéter pour moi. Ils ne comprenaient pas ce que j'avais, ils voulaient me voir heureuse et souriante mais je ne me sentais pas la force de faire semblant pour les satisfaire.

Depuis mon arrivée dans le coin, je ne m'étais fait aucun ami, à peine quelques connaissances. Pourtant, dans mon ancien lycée, j'avais été loin d'être exclue et sans personne à qui parler ! Mais ici, c'était différent, tout était différent, j'étais différente... Les autres adolescents ne m'approchaient pas et c'était réciproque, je leur faisais peur je crois. Chaque soir en rentrant à la maison je sentais grandir en moi ce sentiment de mal-être et je m'enfermais dans ma chambre avec pour seule compagnie mes pensées sinistres et une envie de pleurer.

Ma vie, devenue si misérable, se déroulait lentement sous mes yeux sans que je ne fasse quoi que ce soit pour la modifier, préférant laisser le destin s'abattre sur ma tête sans réagir. Mais un jour, CE jour où je l'ai vu pour la toute première fois, tout a changé...

C'était un soir de juin. A la fin de mon année de première. Je venais tout juste d'avoir dix-sept ans. J'avais passé une journée insignifiante, comme toutes les autres, et je rentrais chez moi, écrasée par la pesante chaleur de l'été. Arrivée en vue de notre maison, si grande et si austère, je fus prise d'un découragement sans nom et sans réfléchir j'ai continué de marcher, refusant d'entrer dans cette bâtisse qui me rebutait terriblement. C'est alors que j'ai distingué un sentier étroit qui serpentait entre les arbres non loin de notre arrière-cour. Effectivement, située en marge de la ville, notre maison était entourée de plaines et de champs. Le soleil était encore haut dans le ciel, alors j'ai décidé de partir à l'aventure sur cet étrange sentier de terre battue. J'ai marché, longtemps, très longtemps... Je sentais mes bras et mon visage rougir sous l'effet des rayons du soleil. Le sentier semblait ne pas avoir de fin. Finalement, je me suis retrouvée dans une jolie petite clairière bordée de gros buissons touffus. La puissante lumière du soleil m'avait quelque peu aveuglée et il me fallut quelques secondes pour m'habituer à la nouvelle luminosité de cet endroit protégé par d'épais branchages.

Quand mes yeux purent de nouveau voir correctement, je suis restée muette d'admiration... Mon cœur s'est mis à battre la chamade et mon corps entier s'est réveillé à sa vue. Je me suis approchée de lui doucement. Je ne savais pas trop ce que je faisais. Avais-je le droit de lui adresser la parole, de le toucher, alors que je venais juste de le rencontrer ? Il était tellement grand, tellement beau et tellement ensorcelant. C'était la première fois que je ressentais cela... J'étais étonnée qu'il demeurât en un endroit pareil et que jamais personne ne m'ait parlé de lui. Son odeur, sa douceur, tout chez lui me charmait. Je suis restée longtemps là-bas dans la clairière avec lui. Il m'a apprécié je crois... Au début, nous ne nous connaissions pas, mais une fois avoir parlé avec lui et lui avoir dit toute l'admiration que je lui portais, il m'a accepté auprès de lui.

Depuis ce jour, ce merveilleux jour où je l'ai rencontré, je n'ai plus été la même. A chaque instant je pensais à lui, je rêvais de lui, je me rappelais toutes ces heures heureuses passées avec lui. J'y retournais tous les jours après le lycée, sans que personne ne se souciât de moi. Je courais sur le petit sentier, je courais sous le soleil d'été pour me retrouver une fois de plus tout contre lui, écouter son cœur battre, lui murmurer mes secrets, mes peines, mes espoirs. Et chaque fois il m'écoutait, il me comprenait, il me berçait de sa confiance sans faille. J'avais l'impression de revivre avec lui, je devenais enfin la vraie moi, j'étais heureuse... Enfin !

Mes parents commencèrent à remarquer mon changement d'attitude et s'inquiétèrent. Moi, je ne comprenais pas... Eux qui voulaient tellement mon bonheur, maintenant que je l'avais trouvé, pourquoi me regardaient-ils avec cet air troublé et interrogatif ? Je leur ai assuré que j'allais mieux que jamais, mais je crois que mes paroles n'ont fait qu'aggraver leurs doutes. La seule chose que je souhaitais, moi, c'était qu'on me laisse en paix afin d'aller le retrouver tous les jours. Sa présence me comblait et même s'il n'était pas très bavard, je pouvais rester à ses côtés plusieurs heures sans m'ennuyer.

Un jour, ma mère est venue me voir dans ma chambre, alors que je venais juste de rentrer de mon rendez-vous quotidien.

-Dis-moi Chérie, tout va bien ? M'a-t-elle demandé en s'asseyant sur mon lit.

-Oui, pourquoi ? Ai-je répondu distraitement, l'esprit encore dans mes rêveries.

-Pour rien... Où étais-tu tout à l'heure ? Je suis rentrée plus tôt aujourd'hui et tu n'étais pas à la maison à l'heure habituelle.

-J'étais sortie un peu.

-Ah ? A continué ma mère en prenant un ton décontracté. Tu voyais des amis ?

-Pas vraiment...

-Tu étais seule ?

-Non, bien sûr que non ! Me suis-je écriée. J'étais avec lui...

-Lui ? Répéta ma mère en devenant blanche. Qui ça, lui ? Et où ?

-Ça ne te regarde pas.

-Mais si, ça me regarde ! S'est exclamée ma mère. Nous avons bien vu avec ton père que tu avais changé ces derniers temps ! Mais j'étais loin de me douter que c'était à cause de ça ! Depuis combien de temps le fréquentes-tu ?

-Deux mois, ai-je répondu doucement. Je ne me souviens plus du jour exact à vrai dire... Je perds la notion du temps avec lui.

-Ma pauvre fille ! Te rends-tu compte de ce que tu dis ? Je te préviens, je ne veux pas me retrouver avec un enfant sur les bras ! Tu as tout juste dix-sept ans !

J'ai ri. Cela faisait longtemps que je n'avais pas ri ainsi. Ma mère m'a regardé comme si j'avais prononcé la pire insulte qu'il ait pu exister. Elle ne comprenait pas, ma pauvre maman... Avec lui, tout était si simple !

-Je crois que je suis amoureuse maman, ai-je alors murmuré en fermant les yeux.

Depuis cette conversation, ma mère m'a obligé à me rendre chez une psy pour adolescents deux fois par semaine. Je me suis pliée à cette corvée pour ne pas l'inquiéter davantage, mais ça ne servait à rien. Je n'avais pas besoin d'une aide psychologique. J'étais amoureuse, voilà tout. C'était ma première histoire d'amour !

Le mois de juillet s'est écoulé. Je n'avais jamais vécu tant de belles choses dans ma vie. Tous les jours, je me rendais à la clairière et je le voyais. Mes parents cherchaient à savoir où je passais la plus grande partie de mes journées, mais ne parvenaient jamais à me soutirer quoi que ce soit, si ce n'est des sourires radieux. L'amour peut changer à jamais un être ! J'en étais la preuve vivante. Mon cœur s'emballait toujours chaque fois que j'entrais dans la clairière et également chaque fois que je devais le quitter. Mon bonheur n'avait pas de limite jusqu'au jour où... Mes parents m'ont emmené avec eux au bord de la mer pour trois semaines. Le jour de l'au-revoir, j'ai pleuré. Il m'a dit qu'il m'attendrait. Trois semaines n'étaient rien pour lui. Pour moi, j'avais l'impression que c'était une éternité.

Les vacances au bord de la mer se sont déroulées affreusement lentement. Chaque jour passé loin de lui était une torture. Mes parents se désolaient de me voir si peu enthousiaste et heureuse et furent alors tout à fait persuadés qu'un jeune homme m'attendait chez nous en se mourant d'amour, lui aussi. Mais finalement, je réussis à aller jusqu'au bout de ces trois semaines de calvaire.

Le jour de notre retour, je ne tenais plus en place. J'allais enfin le revoir ! Le serrer dans mes bras et l'étouffer de tout mon amour. Dès que la voiture fut garée dans la cour, je me suis élancée sur mon sentier, sans attendre davantage, mue par un amour ardent et brûlant. Ce sentiment qui m'envahissait tout entier semblait me donner des ailes et jamais je n'avais couru aussi vite sur ce petit sentier familier et ô combien chéri ! Mais,

en arrivant en vue de la clairière, j'ai tout de suite senti que quelque chose n'allait pas... J'ai encore accéléré ma course, ce que je n'imaginai même pas possible par ailleurs, et je suis entrée précipitamment dans l'endroit de mon idylle.

C'est alors que j'ai vu... J'ai compris ce sentiment de malaise qui m'avait saisi sans que je ne sache pourquoi. Je me suis effondrée en poussant un cri déchirant. Mon cœur venait d'être transpercé. Ma vie ne m'importait plus le moins du monde et ma tête était sur le point d'exploser sous la pression de toute cette souffrance. J'avais lu un jour que l'amour rendait fou de douleur. Je n'avais jamais compris cette citation jusqu'à ce jour... L'amour était réellement le plus pur et le plus beau des cadeaux, mais aussi le pire poison et la pire douleur que l'homme peut éprouver.

A la place qu'habituellement il occupait, sous mes yeux désespérés, se dressait une souche...

Ô mon arbre,

Mon magnifique chêne,

Mon amour inespéré qui m'a permis de vivre dans le bonheur quelques instants,

Pourquoi m'ont-ils fait ça ?

Pourquoi t'ont-ils coupé ?

Mademoiselle Salomé WILLER

86 – Poitiers

2^{ème} Prix décerné par ENCRE VIVES

Ça fait des années que je le connais. Il est toujours tellement réservé et timide, quand j'essaye de parler de sa famille, il esquive la question ce qui, je pense, est normal, vu que je ne parle jamais de la mienne, car ils m'ont lâchement abandonnée à mes quatre ans.

Mais, maintenant, il arrive même à m'éviter au lycée et je ne comprends pas pourquoi il ne répond plus à mes nombreux messages. Ça m'inquiète énormément.

D'ailleurs j'y suis en route. J'habite un coin paumé du nom de Grey Land. C'est un petit village complètement perdu en plein milieu de la campagne. Il est composé d'une mairie, d'une boulangerie, d'une école et de quelques maisons. C'est tellement petit que l'école est divisée en trois bâtiments, un pour l'école primaire, un pour le collège et le dernier pour le lycée. En comptant ces trois écoles, on a cent élèves grand maximum.

Je continuais mon chemin jusqu'au lycée, mes pensées dirigées vers lui, nos moments heureux et surtout vers ce qui a pu provoquer cet éloignement si soudain.

En arrivant, j'allais tout de suite au fond de la cour, là où l'on s'asseyait pour parler de tout et de n'importe quoi. Il était là, assis à sa place habituelle. Mais dès qu'il me vit approcher, il partit dans la direction opposée.

« *Hana, qu'est-ce qu'il y a ?* » demanda une voix dans mon dos

Je me retournais. C'était Faith, l'une de mes meilleures amies. Je me rendis alors compte que je fixais le vide depuis qu'il était parti.

« *Rien, je vais bien* », répondis-je évasivement.

Les cours se passèrent rapidement d'autant plus qu'il n'était pas venu alors qu'il était quelque part dans le lycée. Cela ne fit que renforcer mon inquiétude. Au lieu de rentrer tout de suite chez moi, je passai rapidement chez lui. Je frappai à la porte de son appartement, mais il n'était pas là. Je rebroussai donc chemin. Une semaine passa sans qu'il ne vienne au lycée. Je ne le voyais nulle part. Je passai souvent chez lui, mais il n'y avait personne. Puis, un soir, quelqu'un m'appela. Je décrochai rapidement :

« *Allo, je suis bien chez Mademoiselle Hana ?* » demanda la voix à l'autre bout du fil

-*Oui, c'est bien moi. A qui ai-je l'honneur ?*

-*Vous parlez au docteur spécialiste des maladies rares de l'hôpital. On vous demande ici. Vous pouvez venir ?*

-*Pourquoi ?* Demandai-je, sceptique

-*Je suis désolé, mais je ne peux vous le dire*

-*OK, répondis-je prudemment. J'arrive bientôt.* »

Je pris quelques affaires importantes et me dépêchais d'y aller. L'hôpital le plus proche était celui de la grande ville qui était à quelques heures de route de Grey Land. C'était l'une des plus grandes métropoles du pays. Arrivée là-bas, je demandai à voir le spécialiste. Une infirmière me mena à lui.

« *Bonjour Mademoiselle Hana, prenez place,* » commença le spécialiste en montrant la chaise devant lui

-*Bonjour*

-Un de mes patients m'a demandé de vous voir une dernière fois. Sa maladie était incurable. Il nous a quittés il y a moins d'une heure. Il a écrit une lettre que je dois vous remettre en personne, si le pire devait arriver. »

Le docteur me tendit une enveloppe blanche portant mon nom.

Je l'ouvris immédiatement, me coupant au passage, et commençais à la lire en silence :

« Hana,

Je n'ai jamais su comment te le dire, mais, depuis que je te connais, je ne vois pas la vie de la même manière. Tu as été mon point de rattachement, celle qui me montrait le chemin à suivre. Je serais perdu sans toi et je suis désolé de m'être éloigné. J'espère que tu me pardonneras.

Tu as été mon amie, ma seule amie.

Je n'ai jamais pu te le dire, j'ai toujours été si faible, si timide, si peureux de la vie. J'avais peur que tu me regrettes, mais je peux te l'écrire par lettre.

Tout ce que je veux te dire, c'est : Je T'aime !

Quand j'ai appris que j'avais cette maladie, je n'ai pas pu te le dire. Je ne voulais pas que tu saches. J'avais peur de ta réaction, de ce que tu aurais pensé de moi.

A l'heure où tu lis cette lettre, j'aurai sûrement succombé à cette maladie. Je voulais seulement que tu saches que je t'aime. Ne pleure pas.

Comme je te l'ai toujours dit, je pense qu'il y a une vie après la mort. Donc, si tu m'aimes vraiment, je pense que l'on se retrouvera là-bas.

Je serai parti en paix sachant que tu as lu cette lettre et que le docteur te l'a bien donné.

Alors, adieu. Peut-être que l'on se reverra un jour là-haut...

Conan. »

Mes yeux me faisaient mal, ils se brouillaient. Je ne voyais plus rien. J'avais mal. Très mal. Je sentis une main se poser sur mon épaule et me diriger vers la sortie. Mes larmes coulaient à flots, inondant mes joues. Je ne pouvais pas m'arrêter. Moi aussi, j'étais perdue sans lui. Pourtant, je ressentais la même chose envers lui. Moi aussi j'ai été trop faible. Mon cœur se déchirait de l'intérieur, comme si j'allais exploser et me disperser en mille morceaux.

Les mêmes mots ne cessèrent de se répéter dans ma tête et je n'arrivais pas à les chasser :

Plus jamais je ne le reverrai.....

Mademoiselle Lucida COTTINGHAM

Lycée Rabelais – 85 Fontenay le Comte

3^{ème} Prix décerné par ENCREs VIVES

II – Prix ENCREs VIVES

Catégorie : Poésies Jeunes

« Premier Amour »

*1^{er} Prix : Mademoiselle Rime HADJ-HASSEN – 77 Thomery
« Ecllosion de sentiments »*

*2^{ème} Prix : Mademoiselle Lisa BOURASSE – 49 Cholet
« Babillages »*

*3^{ème} Prix : Monsieur Erwan PROTO – 75 Paris
« Un sourire »*

Écllosion de sentiments

Je ne sais pas pourquoi,
Au moment où je t'ai vu
Ce qui battait en moi s'est ouvert à toi
Et mes pensées se sont perdues.

Je sentais mon corps trembler,
Mes idées s'envoler ;
C'était une nouvelle émotion,
Une nouvelle sensation :
Tu envahissais mon cœur
De mille et une douceurs.

Lorsque tu me souris
Je veux arrêter le temps,
Je suis comme au paradis
Dans un monde à toi et moi,
Seulement !

Je veux rester à tes côtés
Ne plus jamais te quitter ;
Je sais maintenant pourquoi
Mon cœur bat pour toi :
Car il y a une fleur au fond de mon cœur,
Dont le parfum de rose
Est celui d'une fille :
Amoureuse.

Mademoiselle Rime HADJ-HASSEN

77 – Thomery

1^{er} Prix, décerné par ENCRE VIVES

Babillages

Dans les tout premiers temps
Alors qu'on est tout petit enfant
L'amour n'existe que dans les contes de fées
Princesses et pays enchantés.

Puis l'on grandit
Et tout ce que l'amour nous dit
C'est qu'il n'existe pas
Sinon les parents ne se sépareraient pas.

Alors on avance
On entre dans l'adolescence
On tombe amoureuse de sa star préférée
Qu'on ne peut qu'admirer.

La vie devant nous, on a quinze ans
On se croit tout puissant
Grandit l'intérêt pour les garçons
On ne rêve que du grand frisson.

Puis il apparaît
Le garçon dont on rêvait
Et l'on est foudroyé
L'amour en plein cœur a frappé.

Mademoiselle Lisa BOURASSE

49 – Cholet

2^{ème} Prix décerné par ENCREs VIVES

Un sourire

Un sourire une main
Des images reviennent
Ton sourire ta voix
Murmurent à mon oreille

Caressant ton rire
Qui tinte en ma mémoire
Ton regard je le vois
Lumineux me saisir

Ton toucher si brûlant
Me faisait tant trembler
Enivrés nos deux corps
Au milieu du cosmos

Notre union ton soupir
D'une infinie douceur
Ta chaleur la fusion
Intense de nos âmes
Tournoyant dérivant
Au doux pays des songes

Toi riant ô riant
Sur l'air de l'inconscience
Je m'endors je revois
Tout autour de nous deux
Ces couleurs cette joie
Portant nos espérances

O je vois et je veux
Je t'en prie que cela
Tout cela aux nuages
Eternellement vogue.

Monsieur Erwan PROTO

75 – Paris

3^{ème} Prix décerné par ENCRESES VIVES

Association « ENCREs VIVES »

Siège Social :

73 Rue Saint Pierre – 49300 CHOLET

encres.vives.cholet@orange.fr

www.encres-vives.fr